

La Dépêche Coloniale

ILLUSTRÉE

15 Août 1906 (6^e Année) N° 15
Adresse télégraphique : Deponiale-Paris
Code : A Z français

Directeur : J.-PAUL TROUILLET

Bureaux :
12, Rue Saint Georges, Paris
Téléphone : 157-47

La nouvelle frontière franco-anglaise ENTRE LE NIGER ET LE LAC TCHAD

L'ACCORD conclu à Londres le 9 avril 1906 entre les délégués de la France et ceux de la Grande-Bretagne, au sujet d'une nouvelle ligne de démarcation entre leurs possessions africaines de la région Niger-Tchad, a été définitivement ratifié le 29 mai 1906 par sir Edward Grey, pour l'Angleterre, et M. Paul

tants, de ses ressources et de ses divisions politiques.

Cette pénurie de documents cartographiques avait obligé les négociateurs du traité à tracer une frontière tout artificielle composée d'arcs de cercle, de parallèles et de méridiens, dessinant sur la carte une figure étrangement géométrique, destinée à donner satisfaction aux intérêts des deux puissances, c'est-à-dire : *Laisser à la France une bonne route d'accès depuis le Niger jusqu'à Zinder et au lac Tchad, tout en respectant l'intégrité des sultanats de Sokoto, de Katséna, de Kano et de Koukaoua placés sous la protection britannique.*

Mais lorsque, passant à l'application du traité, le Gouvernement français voulut procéder à l'occupation des régions sud-sahariennes qui lui étaient dévolues, il dut constater que la seule route vraiment praticable du Niger jusqu'à Zinder et au Tchad (route Say-Konni, Maradi-Zinder-Komadougou) était malheureusement située presque tout entière dans les territoires réservés à l'Angleterre ; les quelques points qui restaient à la France. Filingué, Tahoua, Zinder, N'Guigmi, étaient séparés les uns des autres par des espaces désertiques absolument privés d'eau.

Le lieutenant-colonel Péroz et le commandant Gouraud, qui furent envoyés en 1901 avec un bataillon de tirailleurs sénégalais, un peloton de spahis et une section d'artillerie pour occuper le territoire de Zinder, cherchèrent par tous les moyens possibles à s'affranchir de l'obligation de traverser le territoire anglais pour assurer la communication entre le Niger et le lac Tchad : les routes de Filingué à Tahoua par le désert d'Azoua, de Guidam-Bado (ou Bouza) à Tessaoua par El Hassan, et de Zinder au Tchad par le désert de Mir furent reconnues à la faveur de l'hivernage, lorsque, à la suite des pluies d'orage, on a chance de rencontrer de distance en distance, dans des creux de rocher ou dans les fonds argileux de quelques cuvettes, des flaques d'eau croupie, boueuse et puante, tous les jours un peu plus salie par les déjections des animaux porteurs que les convois y viennent abreuver.

Au prix de souffrances et de privations inouïes, nos troupes réussirent à creuser un certain nombre de puits destinés à prolonger quelque temps la praticabilité de ces routes impraticables ; mais ces puits s'épuisèrent vite, la nappe des eaux souterraines dépendant uniquement de la quantité des pluies — toujours faible en cette région — tombées pendant l'hivernage. Il fallut donc se résoudre à emprunter la route normale passant par Matankari, et pour cela solliciter du Gouvernement britannique l'autorisation de faire transiter à travers son territoire nos troupes et nos convois. Cette autorisation fut accordée, mais pour quelques mois seulement, et avec un certain nombre de restrictions fort gênantes.

Les officiers anglais qui faisaient depuis peu des reconnaissances dans ces régions émirent à ce moment la prétention d'obliger nos troupes à évacuer nos postes de Tahoua et de Guidam-Bado (Bouza) revendiqués — à tort d'ailleurs — par la Northern Nigeria comme situés à l'intérieur de l'arc de cercle de 160 kilomètres de rayon décrit autour de Sokoto comme centre.

Une pareille situation ne pouvait se prolonger longtemps ; toutefois, avant de prendre une déci-

sion, les deux gouvernements s'entendirent pour faire reconnaître la position exacte de la frontière litigieuse et étudier les contrées avoisinantes par une commission mixte d'officiers des deux nations, dirigés par le lieutenant-colonel Elliot pour l'Angleterre et par le commandant Moll pour la France. Les travaux sur le terrain



Photo Gerschel
LE COMMANDANT MOLL

Cambon, pour la France. Le nouveau traité met heureusement fin à la période des grandes difficultés que, par suite des imperfections de la précédente frontière (résultant de la Convention du 14 juin 1898), la France avait rencontrées dans la résolution de l'important problème de la liaison sur les rives du Tchad de ses deux grandes colonies du Soudan et du Congo.

Lors de la conclusion du traité de 1898, nos connaissances géographiques étaient encore tout à fait insuffisantes concernant la région Niger-Zinder-Tchad, car elle avait été visitée seulement par de rares explorateurs, dont les itinéraires et les renseignements n'avaient pu donner qu'une idée très incomplète du pays et de ses habi-



Photo Gerschel
LE CAPITAINE TILHO

se poursuivirent pendant toute l'année 1903 et la plus grande partie de l'année 1904.

Mais, dès avant leur complet achèvement, la France et l'Angleterre avaient entamé et mené à bonne fin les importantes négociations qui aboutirent à la signature de la convention du 8 avril 1904, dont un article se préoccupait du règlement de la question du territoire de Zinder par l'établissement d'une nouvelle ligne frontière, située notablement au sud de celle du 14 juin 1898 ; une clause spéciale stipulait en même temps que ce nouveau tracé de la frontière ne deviendrait définitif que lorsque les commissaires chargés par les deux Gouvernements de reconnaître et d'étudier les territoires intéressés

La Délimitation du Niger au lac Tchad

Conférence faite à la Société de Géographie de Paris le 16 mars 1906, par le capitaine Jean Tilho.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES ET MESSIEURS,

Ce n'est pas à moi, mais à mon chef et ami, le commandant Moll, qu'aurait dû échoir l'honneur de faire cette conférence : malheureusement il a été obligé de repartir prématurément pour l'Afrique avant l'achèvement des travaux de notre mission et c'est pour déferer à son désir formel que j'entreprends de vous donner un aperçu des pays que nous avons traversés et des résultats géographiques que nous avons obtenus.

Objet de la mission. Composition. — La mission qui nous fut confiée au mois d'octobre 1902 par le Gouvernement, avait pour but :

1^o De reconnaître, de concert avec une mission anglaise, dirigée par le lieutenant-colonel Elliot, le gisement exact de la frontière entre le Niger et le Tchad, telle qu'elle était décrite par la convention du 14 juin 1898;

2^o D'en relever les imperfections possibles et de proposer, s'il y avait lieu, toutes les modifications désirables.

La mission française comprenait quatre capitaines : MM. Moll, Jacques, Carpinetty, Tilho; un administrateur colonial, M. Hummel; un médecin, le docteur Gaillard; plusieurs sous-officiers et soldats parmi lesquels je citerai comme ayant été nos plus utiles collaborateurs, les adjudants Arnaud, Géraud et Lacharme et le sergent Cosson.

La mission anglaise comprenait : le lieutenant-colonel Elliot, les capitaines Foulkes et Frith, le lieutenant Evans, le docteur Lelean et un certain nombre d'officiers et de sous-officiers du cadre local de la Northern-Nigeria.

La région Niger-Zinder-Tchad, où se sont poursuivies nos opérations, avait déjà été reconnue par diverses missions : Monteil 1892, Cazemajou 1898; Voulet-Chanoine et Klobb-Meynier 1899, Foureaux-Lamy 1899-1900, et l'occupation définitive de ces territoires avait été entreprise par le lieutenant-colonel Péroz et le commandant Gouraud.

Pour vous donner une idée d'ensemble de ce pays, il me suffira de vous dire qu'il est situé sur la lisière sud du Sahara; que, par conséquent, il est très pauvre, peu habité et mal pourvu d'eau; qu'il est relativement salubre pendant la saison sèche (sauf sur les bords du Niger et du Tchad), et très insalubre pendant la saison des pluies.

Enfin la longueur de la zone frontière à parcourir était d'environ 1.700 kilomètres, sur 30 à 80 kilomètres de largeur. Il nous a fallu vingt mois d'efforts constants pour mener à bien cette tâche et rapporter près de 18 000 kilomètres d'itinéraires topographiques appuyés sur plus de 150 positions astronomiques, ainsi qu'une importante collection de minéraux et de fossiles que nous avons remise au Muséum; de plus, grâce à la collaboration de l'officier interprète Landeroin, nous avons pu élaborer une grammaire et un dictionnaire de l'idiome haoussa, langue dominante de ces régions.

Les principaux résultats géographiques rapportés par notre mission sont :

La connaissance détaillée de la région sud-saharienne comprise entre le Niger et le Tchad;

Une carte du Tchad;

Une rectification de la position de la branche orientale du Niger depuis Tombouctou qui, jusqu'à ce jour, se trouvait placée de plus de 15 kilomètres trop à l'est sur les cartes d'Afrique.

Dahomey. — Pour atteindre le point initial de nos opérations, l'embouchure du Dallol-Maouri dans le Niger, nous avons débarqué à Cotonou et traversé la colonie du Dahomey dans toute sa longueur, soit 700 kilomètres environ.

Je ne vous parlerai point de cette traversée du Dahomey, de Cotonou jusqu'au Niger, car c'est un sujet qui a déjà été plusieurs fois traité au cours de ces dix der-

nières années. Je me contenterai de dire que cette jeune colonie, âgée de 13 ans à peine, compte parmi les plus prospères de notre empire africain et marche tous les jours de progrès en progrès; dans un avenir sans doute peu éloigné, son chemin de fer, déjà exploité sur 200 kilomètres de parcours, atteindra le Niger et transportera ainsi le débouché commercial de la vallée du grand fleuve soudanais à Cotonou. Ce sera le couronnement du grand œuvre accompli au cours de cette période héroïque — qui nous paraît déjà si lointaine, bien que toute récente (dix ans à peine) — où les hardis explorateurs Ballot, Toutée, Decœur, Baud, Bretonnet, Ganier, Drot, etc., s'élançaient à la découverte des terres inconnues, devançaient partout les explorateurs étrangers et, après d'héroïques efforts, réussissaient à joindre au Gourma et sur le Niger les autres vaillants venus du Soudan à leur rencontre, pour relier Dakar à Cotonou par une suite ininterrompue de terres françaises.

Niger. — C'est dans les premiers jours de février 1903, que j'atteignis près de Gaya les rives du Niger, du beau fleuve né à plus de 3.000 kilomètres de là, et venu du Fouta-Djallon par Bamako, Tombouctou, Gao, Say.

Le chef des piroguiers, mon ami Gado, qui m'avait reconnu et accablé de joyeuses salutations, tint à honneur de me faire lui-même traverser le fleuve, large d'environ un demi-kilomètre. Il me fit accroupir dans sa meilleure embarcation, une fragile et neuve pirogue faite de deux demi-troncs d'arbres creusés et qu'il

son si étroites que la plupart du temps deux hommes n'y peuvent circuler de front; puis, de loin en loin, une petite place de quelques mètres carrés, ombragée d'un ou deux arbres sous lesquels les vieillards viennent, aux heures chaudes du jour, se reposer en tressant des nattes et regardant jouer les petits nègres nus, devenus tout gris de se rouler dans le sable; joignez à cela les immondices accumulées partout et principalement au voisinage des trous à pisé où stagnent des eaux puantes, et vous aurez une impression à peu près complète d'une de ces villes nègres, sales, compressées et silencieuses, où nul minaret, nul clocher, nul monument, ne vient rompre la mélancolique uniformité de l'ensemble.

Dallols Foga et Maouri. — Cependant, la mission anglaise, qui avait quitté l'Europe six semaines avant nous, était, depuis un mois déjà, installée à une centaine de kilomètres de là, à Dioundiou dans le Dallol Maouri, attendant notre arrivée pour commencer les travaux de délimitation. Nous partîmes la rejoindre dès que nous eûmes rassemblé les animaux porteurs nécessaires à notre convoi.

Notre route traversait d'abord un aride plateau de latérite, couvert d'une maigre brousse de petits arbustes rabougris, dont les rameaux recroquevillés, sans fleurs et sans fruits, portent à peine quelques feuilles éparses parmi les épines. Puis elle entra au bout d'une vingtaine de kilomètres dans la vallée du Rafi-n' Foga (véritable nom de la dépression, le Dallol Maouri ne commençant qu'à quelque distance plus au nord).

Le Foga est un affluent du Niger, mais un affluent desséché, dont le lit, très nettement indiqué d'ailleurs, est divisé en un lacs de canaux qui, à la saison des pluies, sont remplis d'eau stagnante et salée. Pendant la saison sèche, cette eau, en s'évaporant, dépose à la surface du sol des efflorescences salines riches en chlorure de sodium, que les indigènes exploitent sur une assez grande échelle; le produit qu'ils obtiennent est un sel grisâtre, un peu amer et purgatif.

Le sol de la vallée est tantôt sablonneux, tantôt un terrain noirâtre, qui semble riche en principes organiques et dont la fertilité est démontrée par l'abondance des cultures indigènes. La végétation naturelle y est assez puissante: ce sont d'immenses prairies de hautes herbes parsemées de bosquets d'arbres vigoureux et de véritables forêts de ces beaux palmiers à éventail dont la tige rigide et résistante atteint parfois vingt mètres de hauteur.

Malheureusement, à quelques étapes plus au nord, cette belle végétation n'est plus qu'un souvenir, et à hauteur du Dioundiou, où nous joignîmes les officiers anglais, les vallées du Foga et du Dallol Maouri prennent cet aspect de maigre savane, qui caractérise les terres infertiles des contrées intertropicales.

Chefs indigènes. — Dès que fut connue dans la région la réunion des commissaires anglais et français, de nombreux chefs indigènes se rendirent à Dioundiou, conduits par le Djermakoy Aouta, sultan de Dosso, et leur offrirent, avec leurs salutations et leurs bons offices, le divertissement de fantasias bariolées et de danses indigènes.

En retour, le commandant Moll organisa en leur honneur un concert au gramophone. Je renonce à vous peindre l'étonnement, la surprise, l'admiration et les manifestations de joie de ces populations naïves.

Assis à la turque sur un tapis de peluche verte bordé d'argent — dont lui avait fait présent le commandant Moll, — le sultan Aouta écoutait ravi; il était tellement charmé par cette musique si douce et si différente de celle de ses musiciens nègres, qu'il en oubliait de grignoter ses kolas; — vous connaissez la valeur tonique de ces précieuses noix, mais vous ignorez peut-être qu'elles sont au Soudan une friandise de luxe, considérée comme le cadeau le plus appréciable et le plus select.

L'instrument donnait à ce moment l'air des Bijoux, chanté par M^{me} Agussol.

Lorsque le gramophone se tut, Aouta fit demander par l'interprète au commandant Moll: « C'est une femme de ton pays qui vient de chanter, n'est-ce pas? »

— Oui, répondit le commandant.

— Est-elle jeune? demanda le sultan.

— Naturellement!



LA COMMISSION FRANCO-ANGLAISE

1^{er} rang : Interprète Ismaël, D^r Chagnolleau, administrateur Hummel, lieutenant Gallagher (A.), capitaine Tilho, D^r Watson (A.). — 2^e rang : Capitaine Jacques, capitaine Foulkes (A.), capitaine Moll, lieutenant-colonel Elliot (A.), capitaine Carpinetty, capitaine Frith (A.). — 3^e rang : Sergent Arnaud, adjudant Guyot, sergent Silvagnoli.

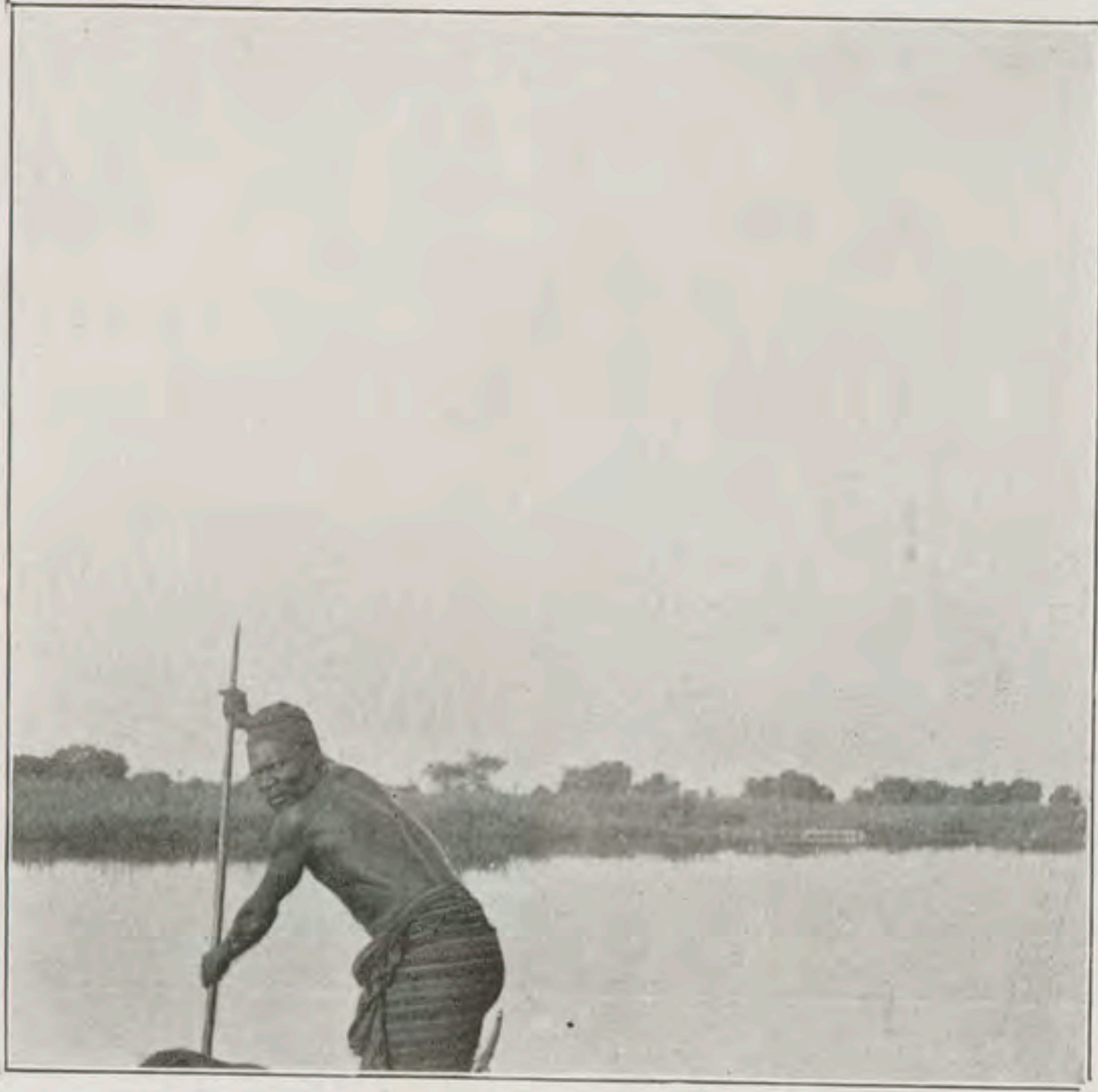
avait ajustés par un assemblage de cordes et de crampons et rendue étanche par un grossier calfatage de paille et d'étoupe. La nacelle glissa légère et instable sur les eaux grises et un peu tièdes, heurtant dans le courant assez vif les petites vagues que le vent d'est faisait scintiller au soleil, tandis que les palmiers à éventails (borassus), dispersés sur les rives, découpaient leurs fines silhouettes empanachées sur un horizon estompé d'un diaphane brouillard de poussière, et que, vers l'est, le Niger, subitement élargi et encombré d'îles verdoyantes, semblait fermé comme un lac.

La traversée du fleuve ne dura qu'une dizaine de minutes, au bout desquelles, débarqué au pied de la haute falaise « Kombo », je remontai à cheval pour gagner le poste de Gaya, situé à 2 kilomètres de là, où je retrouvai le commandant Moll et mes camarades de mission qui m'y avaient précédé de quelques jours.

Gaya. — Gaya est une localité de 2.000 âmes environ qui, grâce à sa proximité des salines du Foga, à la relative fertilité des terres de la vallée du Niger et à sa situation au point de croisement des routes allant du Haoussa au Togoland, au Gourma et au Liptako, devrait être plus importante et plus prospère qu'elle n'est, si ce n'était l'indolence et l'apathie de ses habitants. Son aspect est celui de toutes les cités nègres de la région: en vous en donnant un aperçu je vous aurai décrit toutes les autres.

Imaginez un millier de huttes, uniformément rondes, aux toits pointus de paille grise, pressées à étouffer à l'intérieur de murailles en pisé formant une enceinte presque carrée de 2 kilomètres de tour, où les ruelles

— Et jolie ! insista-t-il.
— Bien sûr !
Après un instant d'hésitation, le sultan demanda encore :
— Veux-tu lui ordonner de chanter cela encore une fois ?
— Comment donc ! dit en souriant le commandant, elle s'en fera un véritable plaisir !
Et le soldat Loscher, ordonnance du commandant, remonta la mécanique, et Aouta, oubliant toujours de manger ses kolas, retomba sous le charme. Il réclama une 3^e audition de l'air qui l'avait si complètement ravi,



GADO, CHEF PIROGUIER DE GAYA

puis il se leva, vint au commandant et lui remit une vingtaine de kolas en lui disant, non sans mélancolie :
« Je sais que je ne pourrai jamais voir cette femme, mais toi, quand tu la verras, tu lui diras que je suis content d'elle parce qu'elle a bien chanté et que je lui offre en présent ces quelques poignées de kolas. »
Ces petites réjouissances terminées, les chefs indigènes s'en retournèrent chez eux et les deux missions, se mettant à l'œuvre sans plus tarder, se dispersèrent en brigades mixtes franco-anglaises tout le long de la frontière à déterminer.

Climat. — Pendant toute la période que nous venions de traverser, décembre à février, la température s'était maintenue douce et fort agréable, malgré la présence presque continuelle d'un brouillard de poussière, parfois aussi dense que nos brouillards humides parisiens ; la nuit, le thermomètre marquait des minima de 6 ou 7 degrés centigrades et le jour, les maxima les plus forts ne dépassaient pas 35 degrés ; mais à partir de la deuxième quinzaine de février, les choses changèrent : les minima de nos nuits passèrent à 15, puis à 20, puis à 27 degrés, pour atteindre même 30 degrés à l'époque des pluies. Quant aux maxima, ils passaient par 36, 38, 40, puis 45 degrés, ce qui devint fort pénible pour nos travaux.

Toutes ces températures étaient, bien entendu, prises dans les conditions les plus favorables, et avec des thermomètres du bureau central météorologique, dûment protégés contre la réverbération, d'après les instructions de M. Angot, le savant météorologiste.

Cette période de fortes chaleurs se prolongea jusqu'au mois de mai, où quelques orages, connus là-bas sous le nom de tornades, viennent de loin en loin jeter quelque fraîcheur dans cette atmosphère embrasée.

Parmi les grandes fêtes de la nature, je ne connais pas de spectacle plus vivement impressionnant que celui d'une tornade : elle vient toujours de l'est, tantôt un peu nord, tantôt un peu sud, et on peut la prédire presque à coup sûr deux ou trois heures à l'avance :

Vers l'est un petit nuage blanc caractéristique apparaissant à l'horizon semble attirer vers lui tous les autres nuages épars dans le ciel qui devient alors d'une resplendissante pureté et le soleil darde ses rayons avec d'autant plus de vigueur que dans l'atmosphère immobile ne passe aucun souffle d'air : la chaleur devient bientôt intolérable.

Le petit nuage blanc s'enfle peu à peu et, gagnant progressivement sur l'horizon, se transforme rapidement en une gigantesque montagne de cumuli d'abord blancs, puis gris, puis bleuâtres, de ce bleu livide précurseur des tempêtes.

Enfin, la sombre masse de nuées semble prendre son élan ; d'une course irrésistible, elle envahit le ciel, monte au zénith et voile le soleil, tandis qu'au ras du sol d'épais tourbillons de sable rougeâtre s'avancent d'un galop furieux : un coup de vent brutal

bouscule violemment les arbres, et courbe jusqu'à terre les hautes herbes de la brousse, les toiles claquent, les piquets des tentes s'arrachent et nos frères abris s'affaissent ; les éclairs fulgurent, le tonnerre crépite et le vent souffle en tempête ; de larges gouttes commencent à tomber, arrivant sur le sol presque horizontalement ; d'abord rares et espacées, puis plus nombreuses et plus denses, elles se transforment vite en une pluie diluvienne qui crève les paillotes indigènes, noie les bagages et trempe jusqu'aux os hommes et animaux.

A ce moment les éclairs jaillissent de tous côtés et le tonnerre éclate si bruyamment et si près qu'il fait tressaillir à chaque coup ; c'est le nuage dangereux, le nuage porte-foudre qui passe, frappant à tort et à travers arbres, huttes ou rochers.

Quand il a passé, poursuivant sa course furieuse vers l'Occident devenu livide à son tour, la pluie s'apaise, le vent se calme, et à l'horizon de l'est, un peu d'azur apparaît dans le ciel.

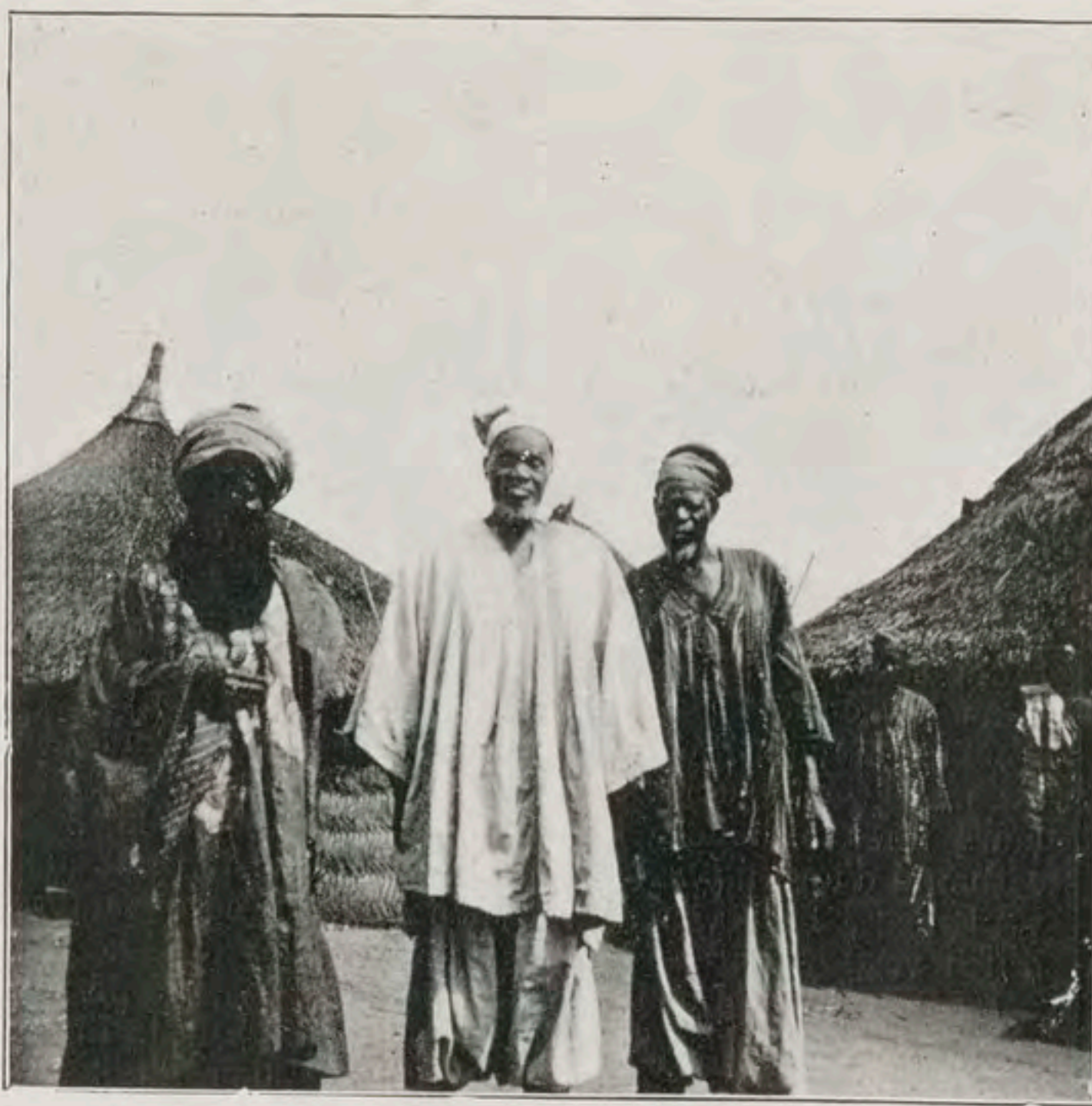
La pluie dure encore quelque temps, puis, quand les nuées d'arrière-garde ont dépassé le zénith, emportées par un souffle de brise, le beau temps reparait : l'atmosphère pleine de fraîcheur sent bon la terre mouillée, et tous, hommes et bêtes, délivrés de l'oppression de tout à l'heure, retrouvent leur air heureux de vivre.

Les tornades de ce genre, tornades types des premiers et des derniers jours de l'hivernage, sont les plus agréables, parce qu'elles ne durent guère plus de deux ou trois heures ; mais il en est d'autres, en juillet et en août par exemple, qui, se prolongeant par des ondées de plusieurs heures, paraissent bien longues au voyageur, surtout la nuit lorsque les tentes ont été abattues par la tempête.

La saison des pluies (l'hivernage comme nous avons coutume de dire là-bas) est pour la nature africaine l'occasion d'un magnifique retour à la vie ; les immenses étendues de sable gris, qu'on eût cru stériles quelques semaines auparavant,

se couvrent dès les premières ondées d'un frais tapis de gazons aux couleurs tendres ; les arbustes rabougris et souffreteux de la savane se parent de bourgeons et de fleurs ; les pousses nouvelles s'élancent de partout, le mil et le sorgho sortent de terre en champs interminables, grandissant presque à vue d'œil (six à sept centimètres par jour, soit 3 m. 50 à 4 mètres en deux mois), et les fleurettes jaunes et roses des acacias et des mimosées embaument de leurs parfums délicats les fonds des vallées où coulent par intermittences de petits torrents temporaires.

Mais cet exquis printemps d'Afrique dure bien peu, — à peine six semaines ; dès les premiers jours d'août, le charme a disparu : les jolis gazons se sont



IGOUMON, CHEF DE GAYA

transformés en hautes herbes dures et coupantes, les fleurs sont tombées, ne laissant aux arbustes de la brousse que des épines, la terre elle-même est couverte de crams-crams (sorte de petites graines hérissées et piquantes) ; les pluies devenues de plus en plus fréquentes ont transformé les chemins en fondrières où les animaux s'embourbent parfois jusqu'au poitrail ; des milliards de bestioles mordantes ou puantes ont envahi l'atmosphère, pénétrant partout ; sous l'influence déprimante d'une chaleur insupportable, compliquée d'une humidité considérable, l'Européen s'anémie profondément, ses fonctions organiques se troublent, son

énergie s'affaisse et les accès de fièvre l'engourdissent : c'est l'époque critique des fièvres bilieuses hématuriques, des accès pernicioeux, des dysenteries, etc.

En octobre, les pluies s'apaisent, mais la chaleur reste extrême ; les indigènes coupent leurs récoltes, et le soleil dessèche les marécages épars dans les plaines ; c'est le mois le plus dangereux pour l'homme blanc affaibli par l'hivernage, mais c'est aussi la fin de ses épreuves ; dès novembre, le vent sec du désert se remet à souffler, chassant l'humidité et les émanations palustres ; la terre africaine reprend pour sept ou huit mois son aspect stérile et desséché ; les nuits redeven-



SUR LE NIGER

nent fraîches, apportant à l'Européen le renouveau de santé et d'énergie dont il a besoin pour la continuation de sa tâche.

Revenons à l'objet de notre mission : la délimitation.

Les huit premiers mois de nos travaux (février-septembre) furent employés à la reconnaissance de la ligne frontière et des régions avoisinantes, dans les pays de race haoussa, c'est-à-dire en allant de l'ouest à l'est : le Maouri, l'Adar, le Konni, le nord du Sokoto, le Gober, le Maradi, le Tessaoua, le Katséna, le Demagherim occidental et le nord du Sultanat de Kano, qui forment tous autant de petits Etats distincts, mais dont la langue, les coutumes, les productions et les habitants sont sensiblement les mêmes. Sans entrer dans le détail de nos pérégrinations, je vais m'efforcer de vous donner aussi rapidement que possible un aperçu de ces contrées et de leurs habitants.

Maouri. — Le Maouri est presque entièrement constitué par la vallée sablonneuse appelée Dallol Maouri, qui prend naissance à une centaine de kilomètres au nord de l'oasis de Matankari, dans le désert d'Azaoua, par la réunion d'une multitude de petites vallées secondaires, et se dirige ensuite presque en droite ligne vers le sud jusqu'à son débouché dans le Foga, soit un parcours total de près de 300 kilomètres. Très aride dans le nord, où la nappe aquifère, peu abondante, se tient à plus de 30 mètres de profondeur, cette vallée devient de plus en plus habitable au fur et à mesure que l'on descend vers le sud. Large d'environ 5 à 6 kilomètres, elle est bordée sur sa rive gauche de falaises déchiquetées de 60 à 80 mètres de relief, tandis que sa berge droite est formée par les pentes douces tantôt sablonneuses, tantôt rocailleuses du plateau Djerna. Son thalweg, envahi par les sables, est des plus incertains, et n'est plus guère représenté que par une série de cuvettes dispersées sans ordre et séparées par de petites dunes de 10 à 20 mètres de relief. De distance en distance, débouchent sur chaque rive des vallées secondaires, les unes très larges, les autres très étroites, véritables gorges qui serpentent entre de sombres falaises de latérite noire et de grès parfois multicolores.

Les précédentes cartes représentaient la vallée du Dallol Maouri entre Guiouaé et Dioundiou d'une façon inexacte ; elles figuraient là, en effet, un large épanouissement d'une vingtaine de kilomètres d'ouverture englobant dans une même dépression Karakara, Lido, Guiouaé, Bébeye, Toulou et Dioundiou. Il n'en est rien ; au sud de Guiouaé, la vallée conserve sa largeur de cinq à six kilomètres ; elle quitte un moment sa direction nord-sud pour s'infléchir vers l'ouest-sud-ouest jusqu'à Dioundiou ; mais les villages de Karakara, Mallé, Lido, etc., sont situés, non dans le Dallol Maouri, mais dans des vallées secondaires, séparées de la principale par des coteaux à pentes douces dont la

ligne de crête atteint un relief sensiblement égal à celui des falaises de la rive gauche.

En aval de Dioundiou et jusqu'à son confluent avec le Foga, le Dallol Maouri reprend sa direction nord-sud ; un plateau boisé le sépare de la vallée du Foga qui court parallèlement à la sienne à une dizaine de kilomètres à l'ouest. A l'est, les falaises déchaquetées sont interrompues de distance en distance par des vallées affluentes venues de la zone désertique qui s'étend à l'ouest du Goulbi-n'Kalbi.

La valeur économique du Dallol Maouri est faible, sauf dans le sud où l'on trouve de bonnes terres abondantes en humus et en débris organiques ; dans le nord, au contraire, règne le sable, impropre à toute autre culture que celle du millet et du sorgho.

Les tribus qui se partagent la vallée sont : au sud, les Dendis ; au nord, les Maouris ; elles sont peu civilisées, vaguement musulmanes et d'un tempérament très apathique ; leurs productions se réduisent à fort peu de choses : du sel d'assez mauvaise qualité (dans le Foga) ; du mil en quantité juste suffisante pour leur subsistance annuelle ; et dans quelques rares jardins, du tabac, des oignons, quelques légumes indigènes, un peu de coton et quelques champs d'indigo.

L'élevage donne des troupeaux de bœufs à bosse (confiés aux soins de quelques Peuls pasteurs épars dans la région), des moutons à poil ras de moyenne taille, et une certaine quantité de chevaux, parmi lesquels se rencontrent parfois des spécimens relativement remarquables.

Entre le Dallol Maouri et l'Adar s'étend une zone désertique qui n'est traversée que par trois routes :

1° La route du Nord qui passe par Gombi, Chikal, Filingué, Laham, aboutit à Tahoua après une traversée d'environ 300 kilomètres en zone désertique et absolument privée d'eau en saison sèche ;

2° La route du Nord-Est qui, par Kaouara, Dinkim, Goungouféma et Dangoana, aboutit à Illéla.

Elle est fort mauvaise, car les puits échelonnés le long du parcours n'ont qu'un très faible débit et les localités traversées sont extrêmement pauvres ;

3° La route de l'Est, la moins mauvaise des trois, qui, par Lougou, Doundahé et Bazazaga, aboutit à Konni, et de cette ville bifurque vers le nord et vers l'est. L'eau y est relativement abondante en toutes saisons, sauf sur un parcours de 50 kilomètres à peine, où il serait facile de creuser quelques puits.

Adar. — Le sultanat de l'Adar s'étend approximativement entre le 14° et le 15° parallèles de latitude Nord, et le 2° et le 4° méridiens de longitude Est de Paris ; sa superficie est d'une quinzaine de mille kilomètres carrés, peuplés de 25 à 30.000 habitants qui se répartissent entre les quatre provinces de Dangoana, Tahoua, Tamaské et Tounfahi. La résidence du sultan est à Illéla, petite ville d'environ un millier d'âmes, située à 152 kilomètres au nord de Sokoto.

Constituée en grande partie par un sol presque toujours rocailleux ou argileux, cette région est, en règle générale, très peu fertile mais relativement pittoresque : des vallons boisés où, pendant l'hivernage, les eaux de pluie s'accumulent de loin en loin en grandes mares giboyeuses, séparent de larges plateaux de latérite à base de grès, hérissés de pitons nombreux qui s'élèvent à 120 et même à 150 mètres au-dessus de la plaine.

C'est d'ailleurs dans la partie est de l'Adar que se tient le nœud orographique le plus important de cette partie de l'Afrique centrale ; les sommets culminants de l'Adar-Doutchi atteignent dans la région de Laba-Allakay bien près de 600 mètres d'altitude.

On ne trouve point dans tout l'Adar de cours d'eau permanents ou temporaires, mais seulement des thalwegs de torrents à sec, aux berges d'argile taillées à pic par les eaux, parfois sur plus de 12 à 15 pieds de hauteur, et dont le lit de sable blanc serpente au pied des collines brunes parmi les hautes herbes et les halliers épineux. Ce n'est qu'après les violentes tornades que les eaux, descendues en foule des collines environnantes, arrivent à remplir ces torrents qui, pour quelques heures seulement, se mettent à rouler en grondant, des flots limoneux et tumultueux : ce spectacle est particulièrement caractéristique et curieux, au pied du poste français de Bouza (ou Guidam-Bado). C'est dans cette partie si accidentée de l'Adar que nous avons trouvé les premières assises calcaires de la région Niger-Tchad et que nous avons fait nos plus abondantes récoltes de fossiles.

Sur ces plateaux rocheux, où végète une maigre brousse arborescente, il serait difficile de trouver des endroits fertiles ; mais, grâce à quelques vallées qui les

découpent un peu dans tous les sens, et au fond desquelles s'est à la longue accumulé un peu de terre végétale, les indigènes peuvent faire pousser le mil indispensable à leur alimentation annuelle.

La partie occidentale de l'Adar est un peu plus favorisée : la terre végétale y alterne avec les étendues rocheuses à peu près dans la proportion d'un demi, et pourrait nourrir bien plus d'habitants qu'il n'y en existe actuellement. En certains endroits même, principalement à Illéla, les indigènes ont créé de vastes jardins bien entretenus où ils font pousser à profusion des oignons, du tabac, du manioc et un peu de coton.

On ne trouve pas dans tout l'Adar de ville populeuse ; à part Tahoua, qui compte environ 6.000 âmes, il n'y existe guère que des hameaux ou des villages de quelques centaines d'habitants.

Konni. — Au sud de l'Adar se trouve le petit sultanat de Konni, dont la superficie n'est guère que de 1.500 à 1.800 kilomètres carrés, mais dont la population, dix fois plus dense que celle de son voisin du nord, dépasse 20.000 habitants.

Il est formé presque entièrement par la vallée inférieure de la rivière Majia et de ses derniers affluents, les courtes et larges vallées de Dapnou, Tollé et Bazazaga. La Majia est une petite rivière temporaire, la première que l'on trouve en descendant du Sahara ; elle naît dans la région de Garadoumé-Galmi de la réunion d'un grand nombre des torrents éphémères de l'Adar-Doutchi dont j'ai parlé ci-dessus. Elle coule sur

ment au-dessous de 500 âmes, un grand nombre dépasse 1.000 et quelques-uns 2.000.

La capitale, Birni n'Konni, est une ville de 7 à 8.000 habitants, entourée d'un solide mur crénelé de près de 4 kilomètres de tour ; son marché hebdomadaire constitue le seul centre commercial important de la région.

Sokoto. — Les Etats du sultan de Sokoto, qui s'étendent au sud du sultanat de Konni, sur une superficie d'environ 80.000 kilomètres carrés, n'ont pas été méthodiquement étudiés par la mission française, car ils se trouvaient beaucoup trop en dehors de la zone de ses opérations, mais ils ont été traversés dans la région nord-ouest par le commandant Moll qui a eu la bonne fortune d'assister au milieu des troupes anglaises à la reddition de cette ville sainte du Soudan central, voici dans quelles conditions :

Il se trouvait avec le colonel Elliot, procédant à l'abornement de la frontière dans le Dallol Maouri, lorsque, le 12 mars 1903, parvint la nouvelle de l'arrivée aux environs de Sokoto des troupes du général Kampball chargé de réduire ce dernier boulevard de l'indépendance musulmane en Afrique centrale.

Les deux chefs de mission partirent aussitôt vers l'est, sans bagages et sans autre escorte que quelques guides indigènes à cheval ; ils gagnèrent d'abord le poste anglais d'Argoungou où il leur fut fourni des renseignements plus complets et des montures fraîches ; puis, après un parcours d'environ 220 kilomètres effectués en 40 heures presque consécutives de chevauchée à travers la brousse et les sables, ils atteignirent le 14 mars à la nuit tombante les environs de Sokoto ; déjà, depuis quelques heures, ils traversaient des villages de plus en plus denses, fraîchement évacués par leurs habitants, et des champs de mil que ne séparait plus aucun terrain inculte : indices certains qu'ils approchaient de la ville sainte... mais nulle part ils ne voyaient trace de la colonne anglaise. Leur situation commençait à être assez critique, car la nuit tombait rapidement, et sur l'immense plaine déserte, ondulée de longues dunes que séparaient de sombres vallons propices aux embuscades, pas un feu ne brillait.

En vain, du haut des dunes, ils cherchaient à scruter l'obscurité de l'horizon ; en vain ils tendaient l'oreille aux plus légers murmures que pouvait leur porter la brise du nord-est : de la sérénité grandiose de cette nuit tragique aucun bruit ne montait, que les trilles légers égrenés à l'infini par les grillons épars dans le sable.

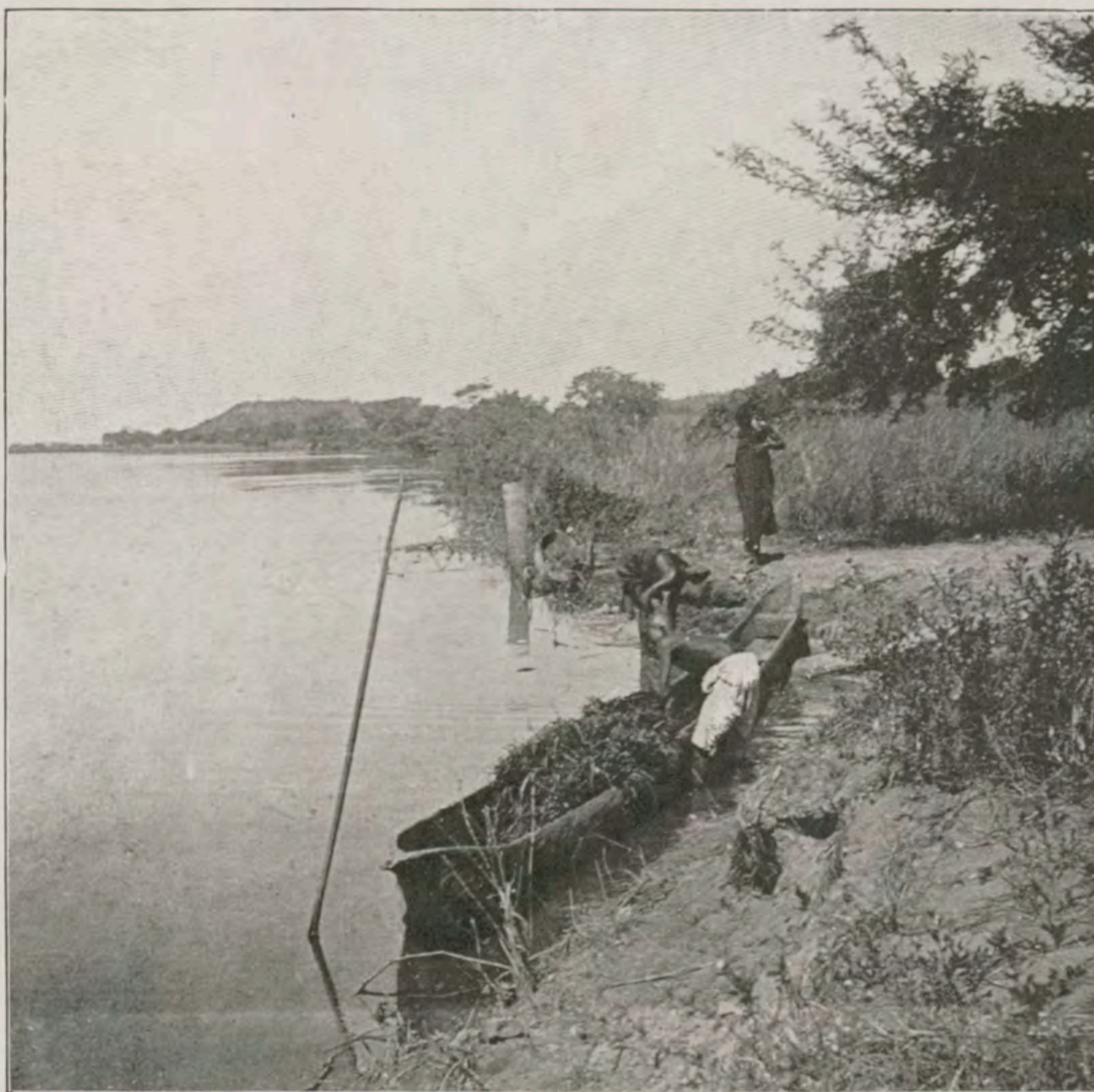
Galopant de crête en crête, les deux chefs de mission allaient à tout hasard droit devant eux, leurs armes prêtes à toutes surprises, lorsque tout d'un coup ils aperçurent sur leur droite et dans le lointain quelques vives lueurs. Ce pouvait être tout aussi bien un bivouac ennemi que le camp de la colonne anglaise ; aussi se dirigèrent-ils avec prudence vers la clarté tentatrice, marchant doucement et s'arrêtant de temps en temps pour mieux tendre l'oreille à la sourde rumeur qui venait de succéder à l'accablant silence de tout à l'heure. Comme ils se rapprochaient petit à petit, que les feux apparaissaient

plus nombreux, que les clameurs du camp devenaient plus distinctes et qu'ils redoublaient de vigilance, un énergique « Goddam » dominant tout le bruit vint jusqu'à eux les rassurer et les réjouir ; s'étant alors fait reconnaître des sentinelles, ils entrèrent dans le camp du général Kampball, qui préparait pour le lendemain matin la prise de la cité sainte.

La prise de Sokoto. — Le général disposait d'environ 600 fusils, deux canons et quatre mitrailleuses, suivis d'un très important convoi. Sokoto pouvait mettre en ligne quelques milliers de cavaliers armés de la lance et du sabre et deux ou trois cents fantassins — pour la plupart déserteurs de nos régiments sénégalais — qui, armés de fusils à tir rapide, pouvaient causer à la colonne anglaise des dommages sérieux.

Le lendemain 15 mars, dès la pointe du jour, le général Kampball ordonna la marche en avant, et la cité sainte apparut bientôt, dissimulant derrière un rempart crénelé ses maisons sans étages d'où l'on entendait monter une clameur confuse d'invocations à Mahomet, d'encouragements aux guerriers et d'imprécations contre les kafours qu'Allah suscitait pour punir les crimes de ses fidèles.

Comme champ de bataille, une plaine immense, dénudée, s'étendant au sud de la ville jusqu'à l'horizon, et coupée d'un ravin sur le bord duquel s'arrêta la colonne formée en carré. Du côté ennemi, une ligne de fantassins armés de fusils, appuyée d'une importante force de cavalerie ; puis des irréguliers porteurs de



LA FALAISE « KOMBO », VUE DE L'EMBARCADÈRE DU POSTE DE GAYA

une centaine de kilomètres environ du nord-est au sud-ouest, le long de la berge méridionale du vaste plateau de l'Adar et finit dans le grand étang de Kalmalo dont la superficie couvre plus de mille hectares ; cet étang qui était autrefois permanent est, depuis quatre ou cinq ans, complètement à sec dans les derniers mois de la saison sèche, c'est-à-dire d'avril à fin juillet.

La réunion autour de Konni de toutes ces vallées qui, jusqu'à leurs confluentes, sont séparées par d'étroits chaînons de latérite et de grès, donne au sultanat l'aspect d'une grande plaine hérissée de pitons ferrugineux de 80 à 100 mètres de relief, réunis par des cols rocailleux et bas, qui sont en partie recouverts d'une couche de sable.

Le sol de cette plaine, formé de sables et d'alluvions, est relativement fertile et produit du mil en grande abondance ; les mares qui s'égrènent en chapelets au fond des vallées donnent d'excellents terrains que les indigènes utilisent pour la culture du riz de montagne (luxé ignoré de l'Adar), du coton, des patates douces, du manioc, du tabac, des oignons, etc... Enfin, le bétail y est beaucoup moins clairsemé que dans l'Adar ; l'eau y est abondante, les puits sont nombreux et peu profonds, mais leurs eaux sont souvent magnésiennes.

Les villages, petits et grands, sont tous établis au pied ou au flanc de massifs rocheux qui constituaient pour les habitants d'impugnables refuges contre les rezzous des Touaregs ; leur population descend rare-

fanions, d'étendards, de sagaies et de flèches, gambadant, gesticulant et hurlant derrière les fusils; sur la droite, une importante masse de quatre ou cinq mille cavaliers, qui semblait attendre que la colonne anglaise s'engageât dans le ravin (où de multiples jardins coupés de haies, de fossés et de puits, l'eussent mise en désordre), pour s'élançer sur elle, la sabrer et l'anéantir.

Devinant cette intention, le général Kampball fit ouvrir le feu de ses canons sur ces cavaliers, et l'effet des obus éclatant au-dessus de leurs têtes fut vraiment saisissant, presque comique — si pareil mot était de



BOSQUET DANS LE DALLOL FOGA

mise en aussi dramatiques circonstances : comme ils se tenaient hors portée des fusils, ils se croyaient tout à fait en sécurité; aussi l'arrivée d'une grêle de shrapnells dans un grand fracas d'obus éclatés les remplit d'étonnement et de frayeur; les chevaux, affolés par ce vacarme inaccoutumé, se mirent à ruer et à se cabrer: en un clin d'œil de nombreux cavaliers, blessés ou non, roulèrent à terre désarçonnés, pendant que les autres, pris de panique, s'éparpillaient dans la plaine dénudée en une fuite éperdue; peu après, les mitrailleuses crépitaient à leur tour, jetant dans la seconde force de cavalerie (celle qui soutenait les fantassins) la même panique qui avait emporté celle de droite. — Dès l'apparition des Anglais, les Sénégalais du sultan de Sokoto avaient ouvert le feu; mais quelques braves que soient ces Sénégalais, ils ne valent au combat que lorsqu'ils sont dirigés par des blancs; leur feu très nourri était fort mal ajusté, leurs balles sifflaient très au-dessus du carré qui, par surcroît de prudence, s'était écrasé à terre; une seule des balles ennemies porta: ce fut un malheureux convoyeur qui la reçut.

Peu riches en munitions, les fusiliers de Sokoto eurent vite fait d'épuiser leurs cartouches et d'être ainsi réduits à l'impuissance; ce que voyant, ils prirent à leur tour la fuite vers le sud-est, poursuivis par les balles des mitrailleuses et les shrapnells des obus.

Le carré anglais s'étant alors relevé pour reprendre la marche en avant, franchit le ravin et se porta vers la ville; près des portes flottaient encore les saints étendards du Lam-Dioulbé tenus par des fanatiques qui se croyaient invulnérables sous leurs plis. Et c'est vers ce moment que se place l'épisode le plus dramatique de cette action, celui qui a le plus vivement impressionné le commandant Moll. Alors que le « chef des croyants » et ses grands dignitaires s'étaient honteusement enfuis sans avoir essayé même un simulacre de lutte, de pauvres hères fanatisés par leurs exhortations des journées précédentes restaient sur le lieu du combat résolus à mourir en invoquant les noms bénis d'Allah et du Prophète.

Armés de flèches ou de sagaies, protégés par une bannière ou une amulette sacrées, ils s'avançaient contre les flancs du carré par petits groupes, ou même isolés, cherchant à s'approcher assez pour pouvoir tuer au moins un de ces chrétiens abhorrés et mourir après, ayant ainsi gagné leur part de Paradis.

Il fallut les abattre l'un après l'autre à coups de fusil; quelques-uns même de ces exaltés, qui semblaient invulnérables aux balles, vinrent se faire tuer à quelques pas de la ligne des tireurs! Et quand le dernier fut tombé, que tout fut fini, le général Kampball envoya une patrouille pour parcourir la ville évacuée précipitamment et hisser sur le palais du sultan le pavillon victorieux de l'Union Jack.

Selon les prophéties, Sokoto, la ville sainte, la capitale du commandeur des croyants, venait de tomber aux mains des infidèles cent ans après sa fondation.

Mais, d'après les mêmes prophéties, il paraît que ce

n'est que pour 77 ans : que nos amis les Anglais se tiennent donc pour avertis!

Cette région de Sokoto, que l'on a souvent dépeinte comme extrêmement riche, ne mérite pas une aussi belle réputation. Par rapport aux pays situés un peu plus au nord, limitrophes du Sahara et parsemés de zones désertiques, le Sokoto, avec ses nombreux villages, ses quelques ruisseaux permanents et sa population dense, peut paraître riche; mais ce n'est qu'une richesse de nègres, toute relative par conséquent, et il ne semble pas qu'au point de vue de l'exploitation européenne, cet Etat présente une valeur bien supérieure à celle de ses voisins.

Au reste, voici un court résumé des impressions qu'en a rapportées le commandant Moll.

De quelque côté que l'on arrive à Sokoto, on traverse une vaste plaine d'une monotone uniformité dont le sol, généralement sablonneux, laisse apparaître de loin en loin quelques affleurements de latérite. Parsemée de nombreux et importants villages et couverte d'immenses champs de mil, la campagne est tout à fait dépourvue de végétation arborescente; seuls quelques lataniers (borrassus) élèvent leurs longs stipes au-dessus des villages, et quelques « ficus » trop clairsemés, donnent de loin en loin dans les bas-fonds de rares et bienfaisants ombrages. Dans chacune des vallées, largement évasées et peu profondes, qui de distance en distance rompent la monotonie de la plaine, un ruisseau aux berges escarpées, large de quelques mètres, dessine de capricieux méandres, entre de vastes pâturages ou des terrains plantés de riz et de coton; ce ruisseau, peu abondant pendant la saison sèche, déborde au moment de l'hivernage et couvre d'une légère nappe d'eau tout le fond plat de la vallée qu'il fertilise.

Toutes ces vallées, tous ces ruisseaux sont directement ou indirectement tributaires du Goulbi n'Sokoto, le premier affluent important du Niger que l'on trouve au sud du Sahara.

Ce Goulbi n'Sokoto, qui prend un peu plus en aval le nom de Goulbi n'Kabi, est le grand collecteur des pluies de toute la région septentrionale du Haoussa, c'est-à-dire de l'Adar, du Gober, du Maradi, du Katséna, du Kaoura, du Zanfara, etc... Long de 6 ou 700 kilomètres (défalcation faite des petits méandres qui en augmenteraient notablement le parcours), il n'est large que de cinq à six mètres sous les murs de Sokoto; peu profond en mars et presque partout guéable là où les rives ne sont pas encaissées, il se transforme au moment de l'hivernage en une importante rivière qui doit, sans doute, être navigable pendant quelques semaines sur un très long parcours pour de petits chalands.

Plus en aval, aux environs de Katami, sa vallée s'élargit et les inondations de la rivière s'étendent sur plus de 12 kilomètres, en même temps que les champs cultivés disparaissent pour ne plus laisser que d'im-

PRINTEMPS D'AFRIQUE
UN SENTIER DANS LA BROUSSE

menses pâturages couverts de claires forêts de lataniers, où paissent les nombreux troupeaux qui constituent la principale richesse du pays.

Le coton qui pousse en abondance dans les environs de Sokoto constitue aussi une très appréciable source de revenus pour les naturels: le commandant Moll a remarqué entre autres, dans la vallée du Goulbi, entre Sokoto et Vournou, une belle plantation de coton de plus de 400 hectares; toutefois il lui a semblé que la production totale actuelle est loin de suffire à tous les besoins de la population, puisque, en échange de bétail, le sultanat de Sokoto reçoit de Kano d'impor-

tantes quantités de tissus indigènes. Est-ce faute de terrains favorables ou de bras pour la culture? Il ne lui a pas été possible, par suite de l'état troublé de ces régions, d'obtenir une certitude à cet égard.

Gober Toudou. — Le Gober Toudou est un petit sultanat situé à l'est de celui de Konni, et, comme lui, placé au sud de l'Adar, au débouché des vallées qui descendent de ses plateaux.

La partie occidentale est presque entièrement formée par la moyenne vallée de la Majia, dont j'ai parlé tout à l'heure, et des petites vallées tributaires de cette partie de son cours.



DALLOL MAOURI. — FALAISES DE LA RIVE GAUCHE

La partie orientale du sultanat tient presque tout entière dans la large vallée de Leyma-Tiara qui sépare les collines de l'Adar-Doutchi des importants massifs du Doutchi n'Zana et du Doutchi n'Zerda.

La superficie de ce petit état est d'environ 3.000 kilomètres carrés, et sa population d'une vingtaine de mille âmes, réparties entre de nombreux villages dont aucun n'atteint 3.000 habitants, alors qu'un grand nombre ne sont que de simples hameaux de 50 à 200 personnes en moyenne.

Dans les larges dépressions que séparent des mame-lons de grès et de latérite (de moins en moins élevés au fur et à mesure que leurs chaînons s'allongent vers le sud) se sont accumulées des terres relativement fertiles où le mil pousse en abondance ainsi que les cultures indigènes que nous avons déjà vues dans la région de Konni, riz, coton, tabac, patates, manioc, haricots, oignons, etc...

Il s'y trouve en outre de bons pâturages permettant aux indigènes l'élevage de quelques troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons.

Gober. — En pénétrant dans le Gober, nous quittons les contrées montagneuses pour aborder une région de vastes plaines relativement fertiles quoique sablonneuses, et parsemée de villages nombreux que séparent, de groupe en groupe, des intervalles plus ou moins considérables de brousse inhabitée — mais non inhabitable.

Ces plaines sont coupées de longues dépressions, profondes d'une quinzaine de mètres et larges de deux à trois kilomètres, auxquelles les indigènes donnent le nom de « goulbis », sans doute en souvenir des anciennes rivières qui y coulaient autrefois. De nos jours c'est à peine, si l'on y rencontre de loin en loin quelques mares peu profondes formées par l'accumulation des pluies d'hivernage et dont la durée ne dépasse guère quelques mois chaque année.

Le Gober fut, il y a plusieurs siècles, un des grands empires du centre africain; mais une série de guerres malheureuses l'amoindrirent progressivement jusqu'à le réduire à ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire un petit Etat de 5.000 kilomètres carrés, peuplé de 20 à 25.000 habitants. Il subit sa dernière perte territoriale vers 1860 sous le règne du sultan Baoua, lorsque le frère de celui-ci, Dan-Alima, qui le jalouait trop pour pouvoir supporter son autorité, alla fonder sur le Goulbin'Rima au confluent du Goulbi n'Maradi et du Goulbi de Sansané Aïssa le petit sultanat de Sabo n'Birni.

On ne trouve aucune ville importante dans le Gober, mais seulement des villages de 100 à 200 âmes en moyenne. Seule, sa capitale, Tibiri, située sur les rives du Goulbi n'Maradi, est une petite ville entourée de murs crénelés comprenant 2.000 habitants au maximum.

Le Gober est un pays d'agriculture et d'élevage: le mil y pousse en grandes quantités, ainsi que la plupart des légumes indigènes dont nous avons déjà parlé, riz, oignons, haricots, etc.

Le coton, le tabac et l'indigo sont principalement cultivés dans la vallée du Goulbi n'Maradi.

L'élevage donne aussi de bons résultats; chevaux, ânes, bœufs, moutons et chèvres s'y trouvent en quantités relativement abondantes.

Maradi. — Le sultanat de Maradi est de création beaucoup plus récente que le Gober; il date de la première moitié du siècle dernier, alors que les Foulbés de Sokoto entreprirent la conquête des pays situés à l'est de leur capitale. Obligés de fuir devant les envahisseurs, les Haoussas de Katséna se réfugièrent vers le nord et fondèrent un nouvel Etat, dont la capitale fut Tessaoua, lequel se scinda quelque temps après en deux sultanats indépendants dont les capitales furent respectivement Tessaoua et Maradi. Bien qu'ils aient perdu tout espoir de reconquérir les terres d'où ils ont été chassés, les sultans de Maradi et de Tessaoua ont tenu à conserver le titre de leurs ancêtres et à s'intituler « Serki n'Katséna ».

Ce petit Etat de Maradi n'a qu'une superficie très réduite de 1.800 à 2.000 kilomètres carrés, et s'étend principalement le long des deux rives du Goulbi n'Maradi et de son affluent, le Goulbi n'Assow; mais sa population relativement très dense (11 ou 12 par kil. carré) atteint le chiffre de 20 à 24.000 habitants, répartis très inégalement en une quarantaine de villages.

Sa capitale, Maradi, bâtie à 11 kilomètres en amont de Tibiri sur les rives du même Goulbi, est une ville assez importante de deux à trois mille âmes environ, défendue par un petit mur en pisé irrégulièrement orné de créneaux. Un certain nombre d'autres villes du sultanat dépassent 2.000 habitants.

Ce petit Etat de Maradi est l'un de ceux de la région frontière comprise entre le Niger et le Tchad qui paraît le mieux partagé sous le rapport de la fertilité, car le sol sablonneux des plateaux se prête admirablement à la culture du millet et du sorgho, tandis que les terres d'alluvion des vallées sont excellentes pour le coton, le tabac et les cultures potagères des indigènes.

Bien que très voisins, puisque leurs capitales sont distantes de 11 kilomètres à peine, les sultans de Maradi et du Gober ne s'entendent que médiocrement et sont presque toujours en état d'hostilité latente ou déclarée.

A mon retour du Tchad en juillet 1904, l'état de guerre existait entre les deux principautés.

Le Gober avait chassé le sultan régnant Oumarou et l'avait remplacé par son frère Alimou; le sultan Oumarou s'était réfugié à Maradi; le Maradi, à peu près à la même époque, avait chassé son sultan Kouré et l'avait remplacé par Mohamma; Kouré s'était réfugié à Tibiri; il eût été logique que les deux usurpateurs, se

un valeureux guerrier, le Kaoura d'Assow. Ce Kaoura était une puissance dans l'Etat (quelque chose comme un maire du palais), car il possédait une garde personnelle redoutable, dont l'élite comprenait une quinzaine de fusiliers à pied, une demi-douzaine de fusiliers à cheval, une douzaine de cuirassiers bardés d'épaisses matelassures, et une fanfare de musiciens armés de trompettes de deux mètres de longueur,

de Katséna, lorsqu'ils durent fuir devant l'invasion foulbée. Le terrain en est comme dans le Gober une succession de vastes plaines sablonneuses très peu ondulées, séparées par de longues vallées relativement fertiles, où la nappe d'eau se tient à quelques mètres au-dessous du sol.

Sa superficie est d'environ 4.500 à 5.000 kilomètres carrés et sa population totale de 30 à 40.000 habitants, en y comprenant les quelques tribus de Tonareg sédentarisés qui se sont installées dans le nord du sultanat.

Tessaoua, sa capitale, est une petite ville de 3.000 habitants environ, entourée d'une enceinte crénelée de 3.000 mètres de tour.

Quelques autres villes atteignent et dépassent 2.000 âmes, et le plus grand nombre des villages ont en moyenne de 300 à 800 habitants.

Les naturels paraissent en général doux et travailleurs; le pays, très propice à l'agriculture et à l'élevage indigènes, leur fournit en notables quantités tous les produits agricoles que nous avons déjà plusieurs fois énumérés; les chevaux de Tessaoua jouissent dans tous les environs d'une excellente renommée.

Katséna. — Le sultanat de Katséna, qui se trouve au sud de Tessaoua et du Maradi, semble avoir perdu toute importance depuis la conquête foulbée. La ville de Katséna, visitée par le commandant Moll, n'est plus qu'une cité déchuë, qui ne conserve de son ancienne splendeur qu'une enceinte en pisé haute et épaisse de plusieurs mètres et mesurant onze kilomètres de tour; mais les 9/10 du terrain qu'elle entoure sont cultivés en mil et la population ne dépasse pas trois mille habitants.

Le sultanat de Katséna constitue une région plus accidentée et beaucoup mieux arrosée que le Gober et le Maradi; le commandant Moll y a rencontré des soulèvements qui sont la continuation de la ligne des massifs granitiques du Demagherim, et paraissent faire partie de la ligne générale de partage des eaux entre le bassin du Tchad et celui du Niger. Le pays est coupé de nombreuses vallées, au fond desquelles coulent, pendant l'hivernage, des rivières plus

ou moins importantes qui constituent parfois de véritables obstacles aux communications avec les sultanats voisins.

L'agriculture indigène y est relativement prospère et il semble que la culture du coton pourrait y prendre un certain développement. En outre, les beaux pâturages qui s'étendent sur de vastes étendues dans les zones inhabitées permettent aux Foulbés pasteurs de nourrir des troupeaux de bœufs nombreux et florissants.

Plus à l'est, nous trouvons les importants sultanats



A DIOUNDIYOU. — RÉUNION DES COMMISSAIRES FRANÇAIS ET ANGLAIS

de tambourins, de fifres et de violons primitifs.

La rencontre eut lieu, dans la vallée du Goulbi n'Maradi, près de Madarounfa; dès que les deux armées furent en présence, elles poussèrent des clameurs aiguës pour se défier mutuellement; leurs tam-tams et leurs trompettes battirent et soufflèrent frénétiquement pour exciter le courage des combattants. Alors les fusiliers du Maradi, ayant bourré leurs tromblons jusqu'à la gueule, firent quelques pas vers l'armée du Gober et, fermant les yeux, firent feu les uns après les autres, produisant un bruit effrayant qui commença de porter la démoralisation dans l'armée du Gober dépourvue de fusils.

Puis les cuirassiers, disparaissant sous leurs lourdes matelassures, s'ébranlèrent à leur tour, précédant le Kaoura; celui-ci, vêtu de beaux habits, dédaigneux du bouclier, de la lance et du sabre, armé simplement d'un gros gourdin noueux, se portait au-devant des ennemis d'un pas tranquille et lent, entraînant au combat son armée électrisée, dont les hurlements joints aux sons des trompettes et des tambourins faisaient un assourdissant vacarme, qui portait la terreur au milieu des Gobéraouas moralement vaincus.

A ce moment le sultan Alimou jeta les yeux sur son armée, et la voyant incertaine et hésitante, il ne douta plus un seul instant du sort de la bataille, non plus que du sien propre s'il s'obstinait; sans tergiverser, il fit faire un demi-tour à son cheval et prit délibérément la fuite: ce fut alors une débandade générale, une panique éperdue à travers la brousse, où nombre de Gobéraouas trouvèrent une mort peu glorieuse.

Quelque temps après cette mémorable bataille, le Kaoura et le sultan de Maradi vinrent jusque sous les murs de Tibiri provoquer en combats singuliers le sultan du Gober et le sultan déchu Kouré; le défi ne fut pas relevé, et les choses en restèrent là, jusqu'au jour de mon arrivée sur le théâtre de ces événements. Les deux usurpateurs me prirent comme

arbitre de leur querelle, et comme ils étaient animés l'un et l'autre d'un égal désir de faire la paix et que seule les arrêtait l'humiliation du premier pas à faire, je n'eus pas de peine à les réconcilier et à les faire sous mes yeux se jurer une éternelle amitié.

Tessaoua. — Le sultanat de Tessaoua, que nous trouvons à l'est du Gober, fut, comme je l'ai dit plus haut, créé au cours du siècle dernier par les Haoussas

de Kano et de Zinder dont la partie occidentale, avec les petites principautés de Daoura, de Kazaouré et de Goummel, constitue la zone de transition entre les pays haoussas et les pays bornouans.

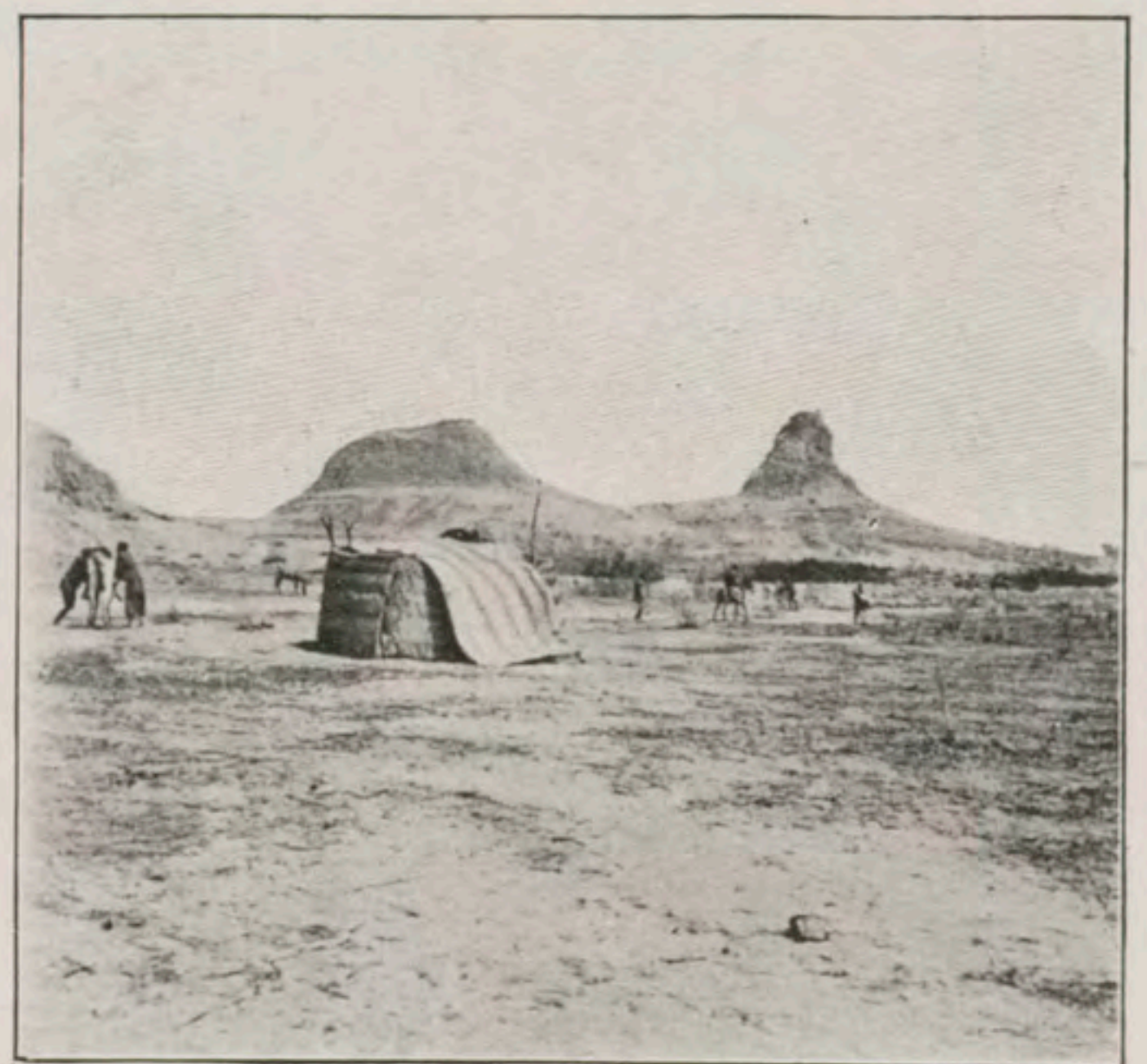
Mais avant d'en donner une rapide description, je vais auparavant dire quelques mots des populations qui habitent les régions dont je viens de parler.

Habitants. — La grande majorité des habitants de



DALLOL MAOURI. — VILLAGE DE TIBIRI

félicitant mutuellement de leur chance, vivent en bonne intelligence, mais il était plus humain que le contraire se produise: ce qui explique que l'usurpateur gobérien Alimou résolut de replacer sur le trône du Maradi le sultan déchu Kouré et qu'il mobilisa son armée dans ce but. Mais Mohamma, l'usurpateur maradien, riposta en prenant fait et cause pour Oumarou, sultan chassé du Gober, et il mobilisa lui aussi ses troupes à la tête desquelles était



DALLOL MAOURI. — LES PITONS DE DOGONDOUTCHI

ces régions est formée par les Haoussas qui, suivant les tribus, portent les noms de Maouris, Aderaouas, Kon-naouas, Goberaouas.

Il suffit en haoussa d'ajouter le suffixe « oua » aux noms de pays pour avoir le nom de ses habitants.

Deux autres races se sont juxtaposées aux Haoussas par voie de conquêtes; au sud, les Foulbés, venus des rives du Niger; au nord, les Touareg, venus du Sahara.

Je ne parlerai que des Haoussas et des Touareg, car les Foulbés ont été si souvent décrits par les explorateurs de l'Afrique centrale qu'il ne reste plus rien à dire sur cette grande et forte race africaine, fanatique et envahissante.

Les deux races haoussa et touareg sont aussi dissem-

facilement apprise par les étrangers et constitue un des plus importants dialectes de l'Afrique occidentale et centrale.

Haoussas. — Les Haoussas sont avant tout pratiques; de mœurs douces, ils s'adonnent en général à l'élevage, à l'agriculture et surtout au commerce où ils sont passés maîtres; ils préfèrent le bien-être de leurs petites villes aux aventures de la brousse; ils prisent fort le luxe des beaux chevaux, des riches étoffes, des parfums violents et des femmes nombreuses. Ils ne font la guerre que contraints et forcés, et ne se livrent au pillage à main armée que lorsqu'ils croient pouvoir le faire sans courir trop de risques.

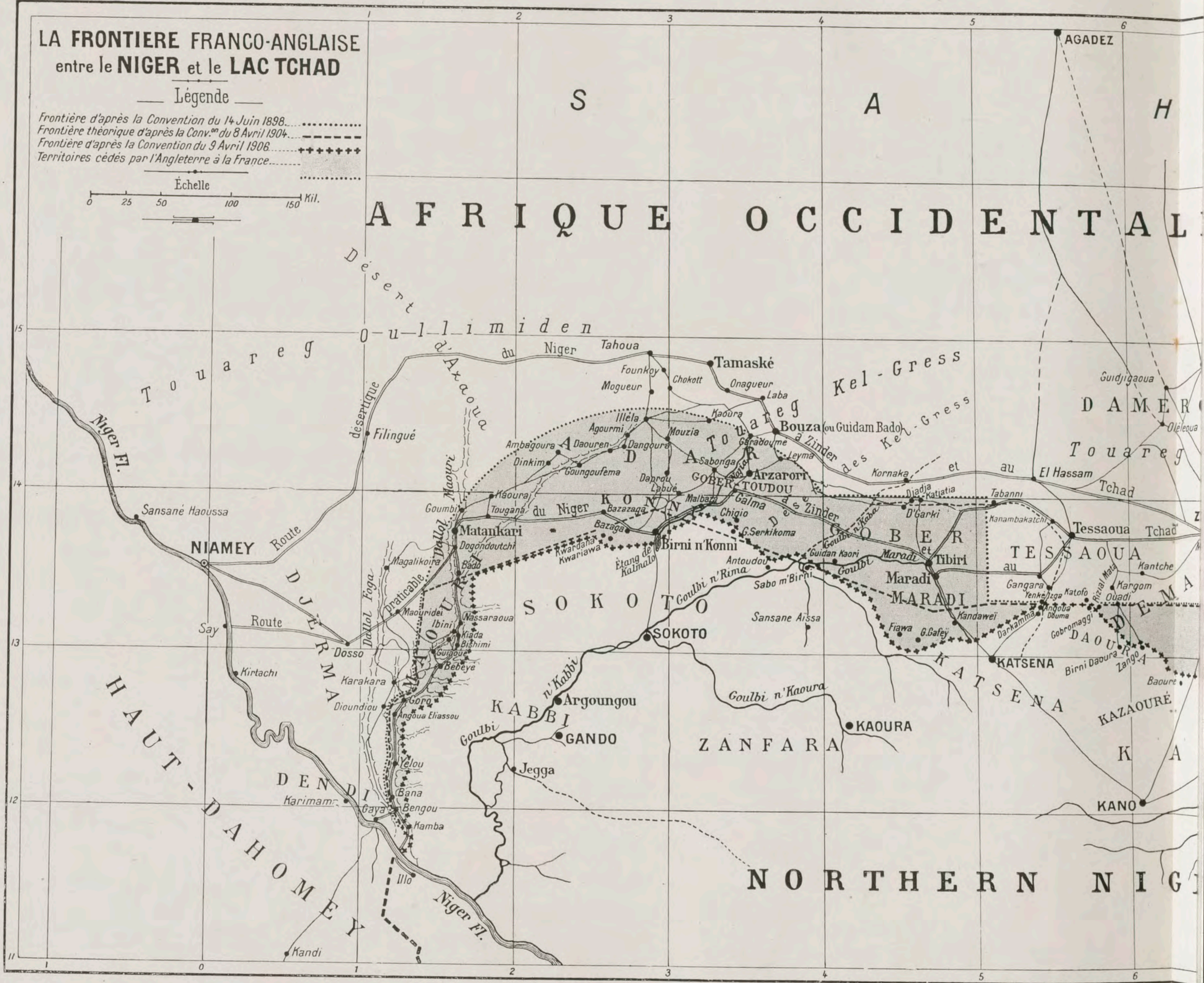
Ils sont bons musulmans, faisant volontiers du prosé-

Le commandement est exercé par les sultans, qui portent le nom de Serkis, et sont assistés d'une sorte de conseil des notables comprenant les grands seigneurs de la tribu, les chefs de chacune des corporations, l'iman (pasteur musulman) et le cadi (juge).

Les produits agricoles du Haoussa sont assez variés; les plus importants sont de beaucoup le millet et le sorgho, base de l'alimentation des nègres du Soudan, puis les haricots, le riz, les patates, le manioc, les oignons, les potirons, le maïs, quelques herbes potagères, les piments, le poivre, etc., etc... et enfin quelques plantes industrielles, telles que le coton, l'indigo, une sorte de chanvre indigène, le tabac.

A part quelques rares papayes et quelques faves pas-

Service Géographique de la "Dépêche Coloniale".



blables que leurs langages et tout à fait en rapport avec chacun d'eux.

Le tamachek est une langue énergique et vibrante, où dominent les sons gutturaux et sifflants, avec des déclinaisons nombreuses et des conjugaisons compliquées qui la rendent très pénible à étudier et bien difficile à posséder à fond. Les Touareg, dont elle est la langue, sont vifs, énergiques, dominateurs, vaniteux, gaspilleurs, aventureux et braves à l'excès, en un mot de véritables hidalgos, toujours prêts à se battre, pour un geste, un mot, une femme, ou plus prosaïquement, pour s'emparer du bien d'autrui.

La langue haoussa au contraire est nette et douce, sans aucune difficulté grammaticale ou phonétique; expressive, claire et non dénuée d'harmonie, elle est

lytisme, mais sans fanatisme exagéré; ils s'accoutument fort bien du contact des chrétiens, pourvu que leur bien-être n'en soit pas troublé; ils reconnaissent même les bienfaits de l'administration européenne qui s'efforce de faire régner la légalité et la justice dans ces sociétés noires où, jusqu'à notre arrivée, on ne reconnaissait guère d'autre droit que celui du plus fort.

Comme toutes les races nègres, les Haoussas se divisent en castes fermées, aussi nombreuses que leur relative civilisation comporte de professions: aristocrates, guerriers, grands propriétaires de terres et d'esclaves, grands et petits commerçants, tisserands, forgerons, histrions, etc., etc..., mais toutes reliées les unes aux autres par une aimable aménité qui sait éviter les froissements collectifs et les haines de caste.

tèques, on ne trouve dans les régions que nous avons parcourues aucun fruit comestible. Les bananes elles-mêmes, si communes dans la zone équatoriale, font complètement défaut.

Bien entendu, l'abondance de tous ces produits est en raison directe de la fertilité du sol, et va par conséquent en diminuant au fur et à mesure que l'on s'éloigne des régions arrosées par le Goulbi n'Sokoto pour se rapprocher du Sahara.

L'élevage donne d'assez bons résultats; il n'est pas de village un peu notable qui ne possède un petit troupeau de bœufs, de moutons et de chèvres; dans les centres importants, on trouve toujours des chevaux, des ânes, quelquefois des mulets et des bœufs dressés au portage.

Comme animaux de basse-cour, des poulets, rien que des poulets, ces maigres poulets étiques, à peine gros comme des pigeons, que connaissent bien tous ceux qui ont voyagé au Soudan.

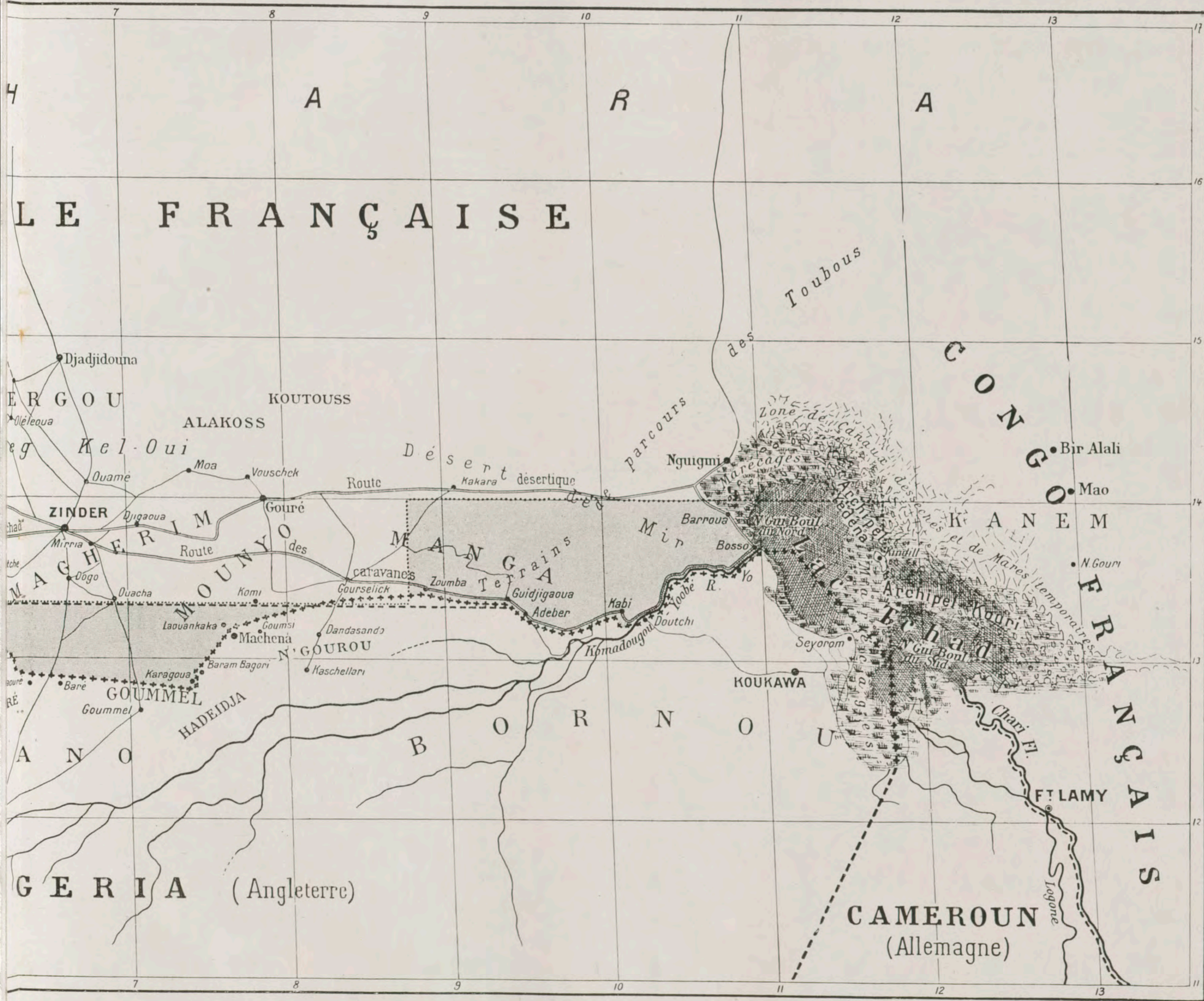
Tous les ans de nombreux Haoussas quittent leur pays en novembre et décembre après avoir rentré leurs récoltes, pour entreprendre en caravanes plus ou moins nombreuses, de longs voyages commerciaux; les uns vont vers la côte du Bénin s'approvisionner de marchandises européennes, d'autres vont vers le Togoland et la Côte d'or anglaise chercher des kolas, ou vers le Foga ou la région du Tchad, acheter du sel; d'autres enfin vont dans la boucle du Niger, au sud de Tombouctou, chercher des dépouilles d'autruche, des

femmes sont aimables, rarement très jolies, mais non moins rarement très laides; elles aiment les jolies étoffes et les lourds bijoux d'argent et font volontiers les coquettes. Les procès en *dommages-intérêts* pour... infidélités sont nombreux et les répudiations fréquentes.

Le Haoussa, comme tout bon musulman, est polygame, mais à l'inverse de ce qui se passe en Europe, bien loin de recevoir une dot, c'est lui qui la verse aux parents de la jeune fille; suivant la beauté, le rang et l'âge de l'épousée, cette dot varie de une à plusieurs vaches; mais l'époux rentre dans ses débours, si, venant à répudier sa femme, il peut prouver qu'elle a été infidèle.

leur chef de tribu, désigné sous le nom de tambari, est élu par l'assemblée des notables et n'a guère plus d'autorité que Hugues Capet sur ses barons; son prestige, tout personnel, est très souvent éclipsé par celui d'un noble ayant acquis à la guerre une réputation de vaillance éprouvée.

Les Touareg sont divisés en deux castes; les nobles qui sont les Touareg proprement dits, et les *serfs* (appelés Bellas ou Bougadié) qui constituent l'élément sédentaire des tribus, et vivent comme les Haoussas dans des villages, faisant de l'agriculture et surtout de l'élevage (bœufs et chameaux), le tout de compte à demi avec les nobles qui les paient en bienveillance et protection.



défenses d'éléphant, et aussi des esclaves. Inutile de vous dire qu'en ce qui concerne ce dernier trafic, l'Administration française a fait tous ses efforts pour l'enrayer et que le commerce des esclaves semble avoir vécu dans nos possessions; dans tous les cas, s'il se pratique encore, c'est tout à fait sous le manteau.

Les purs Haoussas sont tout à fait noirs de teint, mais par suite de mélanges avec les Foulbés ou les Touareg, on en trouve beaucoup dont la couleur est moins foncée.

S'ils n'ont pas la physionomie épaisse et brutale des nègres de la côte du Bénin, ils n'ont pas non plus acquis la finesse de profil qui distingue les Touareg et les Foulbés, mais leur visage est assez expressif, et leur regard vif témoigne de leur intelligence. Leurs

inépuisable sujet de contestations, puisque la jurisprudence des cadis admet tous les moyens de faire cette preuve, quelques dommages que cela puisse causer à des tiers.

Touareg. — Passons aux Touareg: je ne m'attarderai pas à vous conter la longue série des faits qui du XVI^e au XIX^e siècle marquèrent leurs efforts pour prendre pied dans l'Adar et le Gober-Toudou. Deux puissantes tribus y réussirent et firent peser le joug le plus despotique sur les malheureux Haoussas conquis; ce furent les Oullimiden dans l'Adar et les Kel-Gress dans le Gober-Toudou.

Les Touareg semblent avoir conservé dans toute leur pureté les mœurs de notre ancienne féodalité; bien que musulmans, ils sont assez peu polygames;

Les nobles ont conservé l'apparence de la vie nomade; ils habitent sous la tente ou sous des abris en nattes qui en tiennent lieu; à chaque hivernage, ils font un grand voyage vers les oasis du centre saharien, autant pour soustraire leurs chameaux à la mortelle influence des climats humides que pour porter là-bas du millet et du sorgho qu'ils échangent contre le sel que fabriquent les habitants des oasis, et les dattes qu'ils récoltent. Ils reviennent après l'hivernage et, pendant toute la saison sèche, ils installent leurs campements un peu partout dans la brousse, chacun à proximité de ses serfs. Bien entendu, les nobles ne se livrent à aucun travail manuel, considéré chez eux comme déshonorant; en dehors des longues flâneries au grand soleil, ils s'occupent à gourmander leurs bougadié, mo-

lester les timides Haoussas, ou provoquer des rixes fructueuses dans les marchés des environs ; ou bien ils se livrent à l'aristocratique plaisir de la chasse, car le pays est très giboyeux : les antilopes, cobas, sangliers, chacals, hyènes, lapins, outardes, et — en hivernage seulement — les canards sauvages, sont très abondants.

Ces seigneurs font en outre de nombreux petits voyages pour assister à des assemblées de notables,



ZINDER : L'ENCEINTE FORTIFIÉE

ou prendre part à de secrets palabres précurseurs de pillages et de rezzous.

Le reste du temps, ils montent à cheval, ou s'exercent au maniement de la lance et du sabre, et le soir venu, ils font, dans des termes parfois très poétiques, leur cour aux femmes, dont l'influence est extrême dans la tribu ; comme preuve, je vous en citerai cet exemple qui me fut raconté par le lieutenant-colonel Péroz.

Au début de notre occupation de la région Niger-Tchad, le colonel avait fait prévenir les Touareg qu'ils eussent à lui payer l'impôt, au même titre que les Haoussas, ou à quitter le pays pour retourner au Sahara.

Très perplexes, les uns penchant pour la résistance, les autres pour la soumission, ils consultèrent leurs femmes sur ce grave sujet.

L'une d'elles décida de la guerre en disant ironiquement aux indécis :

« Si les Français ne sont pas vos maîtres, vous ne leur devez rien ; mais s'ils sont vos maîtres, vous devez leur payer l'impôt. »

Et les Touareg, admirant la justesse de cette observation, engagèrent la lutte pour savoir si les Français étaient ou non leurs maîtres ; à Zanguébé et à Galma, ils se battirent avec une belle bravoure, mais ils furent écrasés par le commandant Gouraud auquel ils firent, quelques jours après, leur soumission complète.

Les femmes touareg sont, généralement, très gracieuses tant qu'elles sont jeunes filles ou jeunes épousées ; mais après quelques années de mariage, elles deviennent bouffies, énormes et très laides, — tout au moins à nos yeux d'Européens, car il paraît que les Touareg, comme les Arabes, sont de l'opinion tout à fait contraire et qu'ils estiment que plus leurs femmes sont engraisées, plus elles sont charmantes et désirables.

Question de goût après tout !

A l'encontre de leurs épouses, les Touareg du sexe fort sont à tout âge d'une élégante sveltesse, confinant souvent à la maigreur, ce qui s'explique autant par leur extrême sobriété que parce qu'ils pratiquent toute leur vie les exercices violents que leur ont fait une réputation militaire si méritée.

A l'origine, tous ces Touareg, originaires du nord de l'Afrique, étaient blancs, de ce blanc légèrement bronzé qui caractérise le teint des Arabes ; mais au fur et à mesure qu'ils se sont avancés vers le sud du Sahara et qu'ils ont multiplié leurs rezzous sur les territoires nègres, la pureté de leur sang s'est progressivement altérée ; choisissant très souvent des épouses parmi les femmes Bougadié (presque toujours noires),

ils ont laissé s'infiltrer dans leurs veines une grande quantité du sang nègre des populations vaincues, et aujourd'hui c'est à peine si, parmi les nobles, on peut compter un tiers ou un quart des individus ayant la peau vraiment blanche.

Mais, heureusement pour leur race, les Touareg sahariens n'ont pris des nègres que le teint et ont conservé le fier profil aquilin de leurs ancêtres, leur nerveuse sveltesse et le magnifique esprit guerrier, — chevaleresque, me disait même le lieutenant-colonel Péroz qui les tient en haute estime — qui les a rendus si redoutables, malgré leur petit nombre, à tous leurs voisins.

Au cours de nos travaux, les Haoussas du Gober-Toudou firent une fois de plus, et bien par leur faute, une nouvelle et cruelle expérience, de la valeur militaire de ces fils du désert, et voici comment :

Lorsque le commandant Gouraud eut infligé aux Kel-Gress les deux sanglantes défaites qui amenèrent leur soumission, ces derniers perdirent tout leur glorieux prestige aux yeux des nègres qu'ils tyrannisaient depuis si longtemps ; non seulement ces derniers manifestèrent bruyamment leur joie de l'écrasement de leurs oppresseurs, mais ils crurent pouvoir se permettre de les humilier, de les narguer à plaisir, voire même de les braver, malgré les conseils des autorités françaises qui s'appliquaient très sagement à écarter toutes causes de conflit.

Tant que l'Adar et le Gober Toudou demeurèrent sous notre domination, les Touareg dévorèrent tous ces affronts en silence ; mais du jour où l'autorité britannique se réclama de sa suzeraineté sur ces territoires pour y annihiler l'influence française, l'affaire eut tôt fait de s'envenimer.

Le sultan Magaji, que le lieutenant-colonel Péroz avait installé chef du Gober-Toudou en récompense des réels services qu'il avait rendus à l'administration française, crut pouvoir obtenir de son nouveau protecteur, le résident anglais de Sokoto, le droit que lui avait déjà refusé l'autorité française de commander *effectivement* à tous dans son sultanat, *aussi bien aux Touareg* qu'aux

tannique furent mis à feu et à sang. Tiara, capitale du Gober-Toudou, fut saccagée et incendiée avec une partie des bagages que nos collègues de la mission anglaise y avaient laissés en dépôt. Le sultan Magaji perdit environ 800 tués et un nombre considérable de blessés, et il ne trouva son salut que dans une fuite précipitée (juillet-août 1903). Les Touareg eurent à peine cinq ou six hommes hors de combat.



MATRONES TOUAREG

Aspect de la région Zinder-Kano-Koukaoua. — Après avoir terminé nos travaux en pays haoussa, il nous restait encore, pour atteindre le lac Tchad, à relever 500 kilomètres de frontière s'étendant en pays de race bornouane. En négligeant les petites principautés vassales, de Machéna, Hadeidja, N'Gourou, Mounyo, Manga, cette région se partage entre les trois grands sultanats de Zinder, de Kano et de Koukaoua.

Le sultanat de Zinder — ou Demagherim — est caractérisé par la nature granitique du sol : les soulèvements de granit, d'abord peu élevés, vont en s'accroissant de l'ouest vers l'est et atteignent leur maximum d'importance dans la province du Mounyo, où leurs pitons abrupts dressent leurs sommets à 120 et parfois 150 mètres au-dessus de la plaine.

Entre ces soulèvements courent de grandes vallées sablonneuses dont le thalweg souvent interrompu par des dunes, n'est plus marqué que par des séries de cuvettes où stagnent des mares d'hivernage, dont quelques-unes, très grandes, ont l'aspect de petits lacs, où foisonne le gibier d'eau.

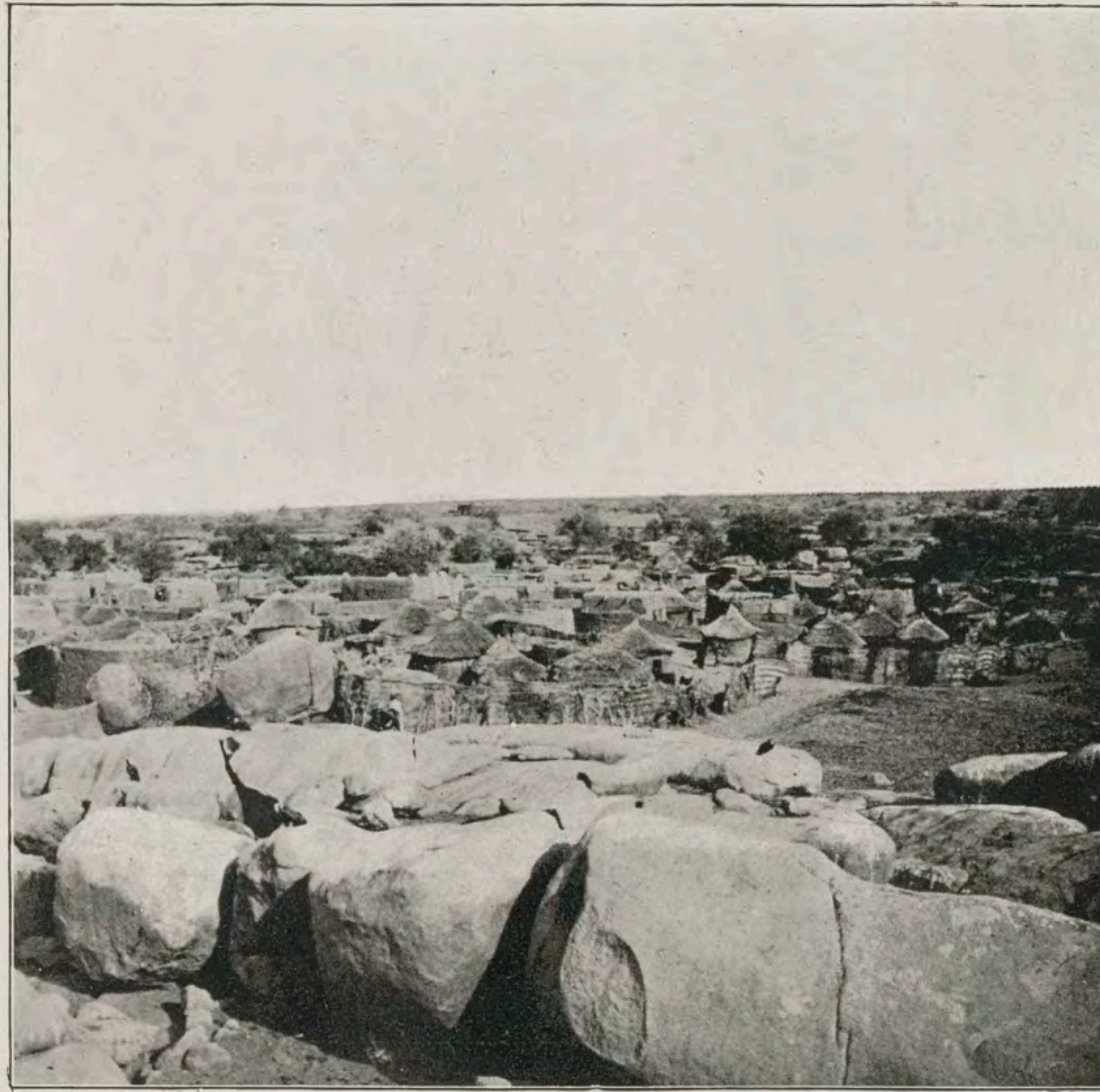
L'eau de ces mares a la couleur brunâtre des eaux qui ont lessivé des cendres, et une saveur fortement saumâtre qui la rend impropre à la consommation ; mais il suffit, pour avoir de l'eau potable, de creuser sur le bord de ces mares (même desséchées) des puisards de quelques décimètres de profondeur, et l'on obtient de l'eau, d'abord très sale, qui se clarifie à la longue, tout en restant un peu purgative.

Lorsque ces mares commencent à se dessécher, elles déposent sur le sol de leurs cuvettes de fines efflorescences salines riches en chlorure de sodium, qu'exploitent les indigènes ; puis, au fur et à mesure que l'évaporation s'accroît, les efflorescences salines se transforment en une blanche couche

continue de natron cristallisé, donnant ainsi à la cuvette l'aspect inattendu d'un lac glacé qui fait le contraste le plus piquant avec l'acuité de la chaleur ambiante (35 à 40° centigrades).

La partie méridionale du Demagherim, ainsi que le nord des sultanats de Kano et de Koukaoua, et tous les environs du lac Tchad forment une région d'interminables plaines un peu ondulées, où l'assise granitique, disparue sous les sables, n'émerge plus que çà et là, sous la forme de larges dalles, et se continue par des blocs rocheux de latérite épars dans la campagne.

Dans cette immensité plate, on ne trouve que trois im-



ZINDER : VUE PRISE DES ROCHERS DE LA PORTE NORD

Haoussas. Il infligeait par cette prétention à la fierté des nomades le suprême affront.

Les Kel-Gress résolurent d'en tirer une éclatante vengeance.

Mais ne voulant molester aucun sujet français, ils commencèrent par s'enquérir soigneusement de la position de la frontière franco-anglaise que notre mission venait d'aborder ; ensuite seulement ils prirent les armes, et lancèrent un présomptueux Magaji urdéli qui fut relevé bien imprudemment.

L'affaire, en effet, fut vite réglée ; en quelques semaines tous les villages haoussas situés en zone bri-

portants soulèvements d'une centaine de mètres de relief, qui, remarquables par leur isolement, surgissent dans la plaine de la façon la plus inattendue; ce sont: la colline Dallah, au milieu de la ville même de Kano; les collines Kaou-Koguéwa et Kaou-Marori, au centre du Manga; et les cinq pitons d'Hadjel-Rhamis, sur la rive méridionale du lac Tchad.

Les sultanats de Zinder et de Kano sont relativement très peuplés et fertiles, certainement même les plus peuplés et les plus fertiles de tous ceux qui s'étendent le long de la rive sud du Sahara depuis le Niger jusqu'au Nil. Outre le millet et le sorgho qu'ils produisent en grandes quantités, les produits potagers ou textiles dont j'ai déjà parlé, manioc, patates, riz, maïs, haricots, oignons, poivre, piments, coton, tabac, papayes, pastèques, etc... on y trouve par surcroît du blé, de l'orge, des arachides, des tomates, melons, citrons et dattes. Les bœufs, moutons, chèvres y sont nombreux ainsi que les chameaux, et remarquablement entretenus.

La race chevaline, très répandue, y présente quelques remarquables spécimens, trop rares il est vrai, car là, comme dans tous les autres pays noirs, la reproduction n'est malheureusement soumise à aucun effort de sélection.

Si l'épithète de « riche » pouvait, sans prêter à confusion, être appliquée à des pays sud-sahariens, c'est aux sultanats de Zinder et de Kano qu'il faudrait l'appliquer en premier lieu.

Lorsque la France et l'Angleterre prirent possession de ces deux Etats, elles les trouvèrent rationnellement organisés, mais fort malhonnêtement administrés par les sultans et leurs délégués, pour qui, selon les antiques coutumes de tous les rois nègres, le mot « commander » signifie presque uniquement « s'enrichir en pressurant les populations ».

Il y a trois quarts de siècle, le Demagherim n'était qu'une petite principauté, vassale des cheiks du Bor-

portèrent plainte et le sultan se vit condamner par son propre cadi à rembourser sur sa cassette person-

certaines époques de l'année. C'est là que descendent à toute heure du jour et de la nuit, tous les étrangers. tous les voyageurs; là que se tiennent la plupart des grands commerçants indigènes et des petits marchands, vendeurs d'étoffes de tous prix et de verroteries de tous genres; là que vivent les revendeuses de noix de kolas, de citrons frais, de gâteaux de blé, de berlingots au miel et de divertissements passagers et souvent dangereux.

Le mouvement d'affaires qui se traitent à Zongo et à Birni-Damangara est relativement considérable; certains commerçants y ont acquis de grandes richesses et le plus connu d'entre eux, Malam-Yaro, pour ne citer que celui-là, est, dit-on, plusieurs fois millionnaire.

Mais la prospérité de Zinder a beaucoup baissé depuis un quart de siècle, et baissera encore dans l'avenir par suite de l'abandon, chaque année plus complet, de la route commerciale de Kano à Tripoli à travers les déserts du Sahara. Les commerçants haussés ont, en effet, tout intérêt à aller s'approvisionner rapidement et à peu de frais dans les établissements commerciaux de la Bénoué et du Bas-Niger, dont les factoreries auront vite fait d'accaparer en totalité l'important mouvement d'affaires qui, depuis plusieurs siècles, se portait du Soudan central vers la côte méditerranéenne.

Kano. — A 200 kilomètres environ au sud de Zinder et à 600 kilomètres à l'ouest du Tchad, se trouve la célèbre ville de Kano, qui constitue de nos jours encore la plus grosse agglomération et le centre commercial le plus important de tout le Soudan central. Elle est pourtant bien loin de compter les 150.000 ou 200.000 habitants, que lui attribuèrent autrefois certains voyageurs enthousiastes. Peut-être en a-t-elle compté réellement une centaine de mille, puisque actuellement il lui en reste encore près de 40.000 et qu'un tiers à peine de



KANO : COLLINE DALLAH, VUE PRISE DU MARCHÉ

nelle tous les dommages subis par les plaignants.

Zinder. — Zinder ou Damangara, capitale du Demagherim, se compose de deux cités: la ville forte, où réside le sultan, désignée sous le nom de Birni-Damangara, et la ville commerçante appelée Zongo.

Zinder, dont j'avais lu, il y a plusieurs années, quelques descriptions enthousiastes, m'a fortement déçu; je croyais trouver une ville dans le goût arabe, très animée et grouillante de population, je n'ai vu à mon passage qu'une petite cité (à peine 5 000 habitants) assoupie et mélancolique.

Il convient de dire toutefois que, vue de l'extérieur, elle a fort grand air, avec ses murs de pisé rougeâtre crénelés sur tout leur pourtour, hauts de 7 à 8 mètres, larges à la base de près de 10 mètres, et formant une enceinte de 5 kilomètres environ de tour.

Mais l'intérieur de la ville répond mal à son apparence extérieure; un tiers à peine de cette importante enceinte est habitée, les deux tiers sont des terrains vagues ou rocheux, des mares putrides ou des trous à ordures.

Du haut des blocs de granit qui dominent la porte du nord on aperçoit, disséminées parmi d'humbles gourbis couverts en chaume, quelques constructions élevées selon le mode arabe, c'est-à-dire de grandes bâtisses cubiques de pisé rouge aux toits en terrasses, sans aucune recherche architecturale, sans style et sans goût.

A l'encontre du Birni, Zongo, la ville commerçante, située à quelques centaines de mètres plus au nord, est



ZINDER : LA RÉSIDENCE



KANO : RUE DE LA MOSQUÉE

nou; quelques guerres heureuses lui permirent d'abord de revendiquer son absolue indépendance, et bientôt, sous l'habile direction de chefs énergiques, dont le plus grand fut le sultan Ténémou, ce petit Etat augmenta d'importance au point de pouvoir, non seulement braver toutes les agressions, mais encore établir sa suzeraineté sur les principautés avoisinantes. Mounyo, Daoura, Kazaouré, Goummel, Machéna, N'Gourou et Manga. L'autorité du sultan de Zinder s'étendit alors sur plus de 60.000 kilomètres carrés (à peu près la superficie de la Grèce) peuplés d'un demi-million d'habitants.

Lorsque le lieutenant-colonel Péroz installa l'autorité française à Zinder, il lui parut logique de conserver intacte l'organisation politique du sultanat, tout en veillant à empêcher le sultan, les chefs de cantons et les cadis de commettre des abus de pouvoir. Ce système a parfaitement réussi et les indigènes ont pris rapidement confiance dans la bienveillante et sage administration de nos officiers; je puis vous en donner comme preuve ce fait caractéristique:

Des agents fiscaux du sultan ayant commis, suivant les anciens errements, des exactions au cours d'une tournée de perception d'impôts, les contribuables lésés

sa superficie est occupé; mais 100.000 habitants, cela constitue déjà un bien gros chiffre pour une agglomération de nègres, qui n'ont souci, ni de l'hygiène, ni souvent de la simple propreté, et chez qui le service de la voirie n'est assuré que par les myriades de vautours chauves auxquels leur lâcheté, leur rapacité, et leur goût dépravé ont valu la peu estimable épithète de « charognards ».

Kano est bâtie dans une immense plaine sablonneuse et dénudée, au pied de la colline Dallah, remarquable rocher de 3 kilomètres de tour et de 120 à 150 mètres de relief.

Ce rocher marque à peu près le centre d'une imposante enceinte en pisé de 18 kilomètres de développement et de près de 2.400 hectares de superficie; plus du tiers de celle de Paris! Il est vrai, comme je viens de vous le dire, que 800 hectares à peine sont couverts de constructions, le reste n'étant guère qu'un immense champ de millet et de sorgho.

Du haut de la colline Dallah on découvre tout le panorama de la ville; au nord et à l'ouest, les champs de millet, au sud et à l'est, la superficie bâtie; sauf un groupe d'un millier de paillotes situé au milieu des cultures, toutes les maisons sont construites en pisé rougeâtre avec toi-



MANGA : TRAVERSÉE D'UNE SALINE

vivante, animée, presque gaie; c'est une petite ville complètement ouverte de 2.000 habitants environ, non compris la population flottante, assez nombreuse à

tures plates; la caractéristique de cette ville ce sont les milliers de palmiers qui élèvent au-dessus des terrasses leurs stipes élancés, empanachés de longues pennes verdoyantes.

Point de larges rues, mais seulement des ruelles étroites, tortueuses, nauséabondes, et encombrées de tous les immondices dédaignés par les charognards.

Dans la partie méridionale de la cité, s'élève le palais du sultan, enclos de murs élevés, qui forme à lui seul une petite ville dans la grande, tant est considé-

longueur, sont irrégulièrement disséminés sur la place; ils servent d'abris à de graves « dillali » qui, assis à la turque devant leurs étalages, attendent placidement, en égrenant leur chapelet, que les clients viennent marchander leurs cotonnades indigènes ou européennes, leurs gandouras brodées, leurs selleries aux cuirs colorés, aux découpures fantaisistes incrustées de fer-blanc ou de cuivre — parfois même d'argent — leurs tapis de selle cramoisés, leurs verroteries disparates et multicolores, tous ces menus objets presque sans valeur pour l'Européen, mais qui plaisent si fort aux nègres, dont ils constituent les signes extérieurs du luxe et de l'élégance.

Dans les intervalles irréguliers qui séparent les hangars se groupent de vieilles négresses assises derrière des calebasses contenant tous les produits des jardins indigènes: herbes potagères, riz, oignons, tomates, piment, tabac, coton brut, etc... D'autres négresses, jeunes et vieilles, déambulent au hasard vendant des kolas, des poulets, du sel, des gâteaux de blé cuits dans l'huile pimentée, du miel, etc., etc... Ailleurs, sont les bouchers, dont les viandes couvertes de poussière et de mouches, s'étalent sur de grossières nattes de paille; et près d'eux se tiennent les rôtisseurs qui cuisent ces viandes au grand air en menues brochettes ou en gros quartiers fichés en terre autour d'un feu de braise. Disséminés un peu partout, les marchands de bestiaux et de chevaux vantent à grands cris leur marchandise; de nobles cavaliers circulent, surchargés de vêtements flottants et coiffés de lourds turbans; hautaines ou provocantes, de belles femmes promènent

péripiétés de ce très intéressant voyage, au cours duquel les deux officiers français reçurent des autorités britanniques les plus flatteuses marques de sympathie.

**

Les grandes plaines qui forment le Bornou septentrional sont presque entièrement inhabitées, sauf la petite province du Manga et la vallée de la rivière Komadougou-Yoobé, affluent du lac Tchad.

Manga. — Le Manga constitue une curieuse région



ÉLÉPHANT TUÉ PAR LE COMMANDANT MOLL
ET LE DOCTEUR GAILLARD
SUR LES BORDS DU TCHAD

rable le nombre des serviteurs et des servantes du grand chef; son harem seul contient, dit-on, plus de deux cents épouses et concubines, non compris les servantes.

Tout à l'opposé du palais, et au pied de la colline Dallah, est situé le quartier arabe, un peu mieux bâti sinon plus propre que la ville haoussa; ses maisons sont plus hautes et mieux finies, et au milieu d'elles se dresse une grande mosquée surmontée d'un minaret carré peint en blanc; ce quartier est habité par environ un millier de Tripolitains de race blanche, tous négociants ou représentants de négociants de la côte méditerranéenne.

La place du marché est située un peu à l'est du quartier arabe, dont elle est séparée par une vaste



ADDIA : PALMERAIE ET PUIITS

leur superbe nonchalance parmi l'admiration du populaire qui s'exclame jalousement sur le luxe des soieries aux teintes crues, et des lourds bijoux de cuivre ou d'argent massif qui ornent leurs cheveux, leurs oreilles, leurs bras, leurs mains et leurs pieds.

De midi à trois heures du soir, c'est à de certains jours une cohue épaisse et joyeuse d'acheteurs, de vendeurs et de flâneurs qui fait un assourdissant vacarme et dégage une odeur aussi nauséabonde que caractéristique.

La population de Kano, bien que très mélangée, est surtout composée de Haoussas qui, plus encore que tous les autres Haoussas, paraissent actifs, industriels et habiles commerçants.

Les cotonnades fabriquées et entreposées dans cette ville sont en quantité si considérable qu'elles s'exportent dans toute l'Afrique centrale et même dans l'arrière-pays de l'Algérie et de la Tripolitaine.

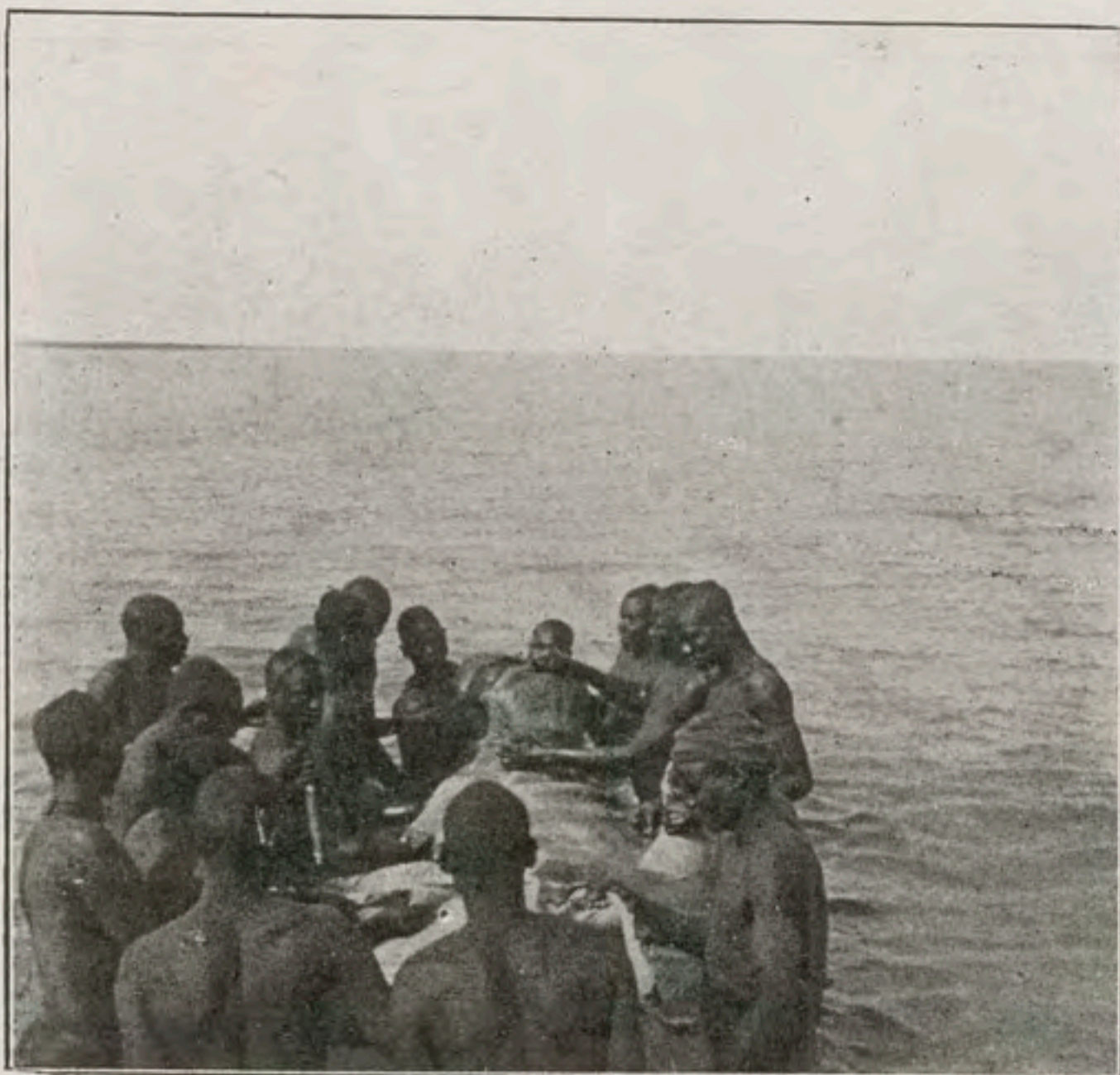
Aussi me paraît-il probable que de toutes les villes du Soudan central, Kano est celle qui peut aspirer au plus bel avenir, surtout lorsque le chemin de fer que projette d'y faire aboutir le général Lugard, gouverneur de la Nigéria, lui aura rapporté une source nouvelle d'activité commerciale et de prospérité économique.

Ces renseignements sur la ville de Kano, que je n'ai pas eu le plaisir de visiter moi-même, ont été recueillis par mon camarade de mission, le D^r Gaillard, qui, à son retour du Tchad, y a séjourné trois jours, au cours du voyage qu'il effectua avec le commandant Moll à travers les colonies anglaises de la Nigéria et du Lagos, pour regagner le Dahomey et la France. Cet aperçu sur Kano aurait beaucoup gagné à vous être exposé par lui-même, mais je n'ai pu le décider à vous raconter les



ADDIA : UNE FANTASIA

de plaines caractérisée autant par l'abondance des salines que par l'absence presque complète de la végétation arborescente; on n'y trouve d'arbres que dans le fond des innombrables cuvettes où stagnent les nombreuses mares temporaires (1) d'où les indigènes retirent chaque année de grosses quantités de sel et de natron. Pendant de longs kilomètres, la steppe herbeuse se déroule d'horizon en horizon, affreusement monotone et mortellement triste. De cette immense désolation surgissent de loin en loin quelques hameaux de huttes informes, dont l'aspect misérable accentue encore, si possible, l'infime laideur de ces paysages décevants. Chose étrange, les naturels de cette contrée, bien loin de se plaindre, s'estiment heureux et favorisés, tant l'exploitation du sel et du natron leur est rémunératrice, tant est actif le mouvement commercial auquel elle donne



DANS LE TCHAD : DÉPEÇAGE D'UN HIPPOPOTAME
TUÉ PAR LE LIEUTENANT DE VAISSEAU AUDOIN

mare d'une trentaine d'hectares de superficie, souillée de toutes sortes de déjections et servant d'abreuvoir à tous les animaux de la ville.

Le marché de Kano, ce grand marché si renommé, que rêvent de visiter tous les nègres de l'Afrique centrale, ne diffère des autres marchés indigènes du Soudan occidental que par son étendue et par la quantité des marchandises que l'on y trouve.

De petits hangars, à peu près en bon état, couverts de chaume, et n'ayant en moyenne que deux mètres de hauteur et de largeur sur une dizaine de mètres de



RHINOCÉROS TUÉ PAR LE CAPITAINE TILHO
ET LE SERGENT COSSON SUR LES BORDS DU TCHAD

lieu. L'exemple le plus typique nous en fut fourni par le village de Gourselik, dont le paysage peut se résumer à peu près ainsi: du sable à perte de vue, parsemé de place en place de rares touffes d'herbes courtes; pas un arbre, pas un buisson; au bord de la mare saumâtre, elle-même absolument dénudée, d'affreuses et sales huttes de paille noircie posées sur la dune, tel apparaît Gourselik, le plus important centre de la région pour la fabrication du sel.

(1) Quelques-unes de ces mares sont permanentes, et l'on y trouve parfois des hippopotames et des caïmans.

Eh bien! ses habitants, vraiment philosophes, trouvent qu'ils habitent une terre bénie; leur chef répondit au commandant Moll qui s'étonnait de ne voir dans les environs aucune trace de culture: « Nous sommes ici sur une terre bénie d'Allah, car, sans avoir besoin de le semer, de le cultiver et de le récolter, le mil

encombrée de déclinaisons et de conjugaisons compliquées qui rebutent l'étranger désireux de parler, non un sabir approximatif, mais une langue correcte.

Les Bornouans que j'ai pu voir m'ont paru indolents et mous, figés dans la routine, voluptueux et casaniers, et guerriers poltrons. Très noirs de teint, ils ont

des traits assez réguliers et un aspect sympathique. Le relâchement de leurs mœurs est plus grand que partout ailleurs et n'a pas peu contribué à répandre chez eux certaine maladie héréditaire apportée des bords de la Méditerranée par les Arabes et les Tripolitains.

Leurs femmes, rarement jolies (il est bien entendu que ce mot de « joli » en parlant des nègres n'a, comme le mot « riche », qu'un sens tout à fait relatif) leurs femmes, dis-je, sont rarement jolies mais fort coquettes, et leur démarche ondulante et souple, un peu nonchalante ne manque pas d'une certaine grâce provocante.

Le grand chic parmi elles, est de laisser l'extrémité de leur pagne balayer la terre à la façon d'une traîne, de dresser en couronne leurs cheveux ébouriffés, de « se faire les yeux » au crayon d'antimoine, de se rougir les ongles au

henné, de porter aux oreilles de larges anneaux d'argent massif, et, comme élégance suprême, de se planter dans l'aile gauche du nez un bijou cylindrique de jaspe rouge, gros comme un crayon et long comme le petit doigt.

Du Manga au Tchad. — Le désert de Mir, large de 200 kilomètres, avec un seul point d'eau (les puits de Mir), fut traversé par le groupe de notre mission commandé par le capitaine Carpinetty, qui devait atteindre les bords du lac Tchad à Woudi. Malgré les difficultés considérables que présente toujours la traversée d'une aussi large région désertique pour un convoi important, surtout lorsque pareille région est parcourue par des tribus pillardes et insoumises, le capitaine Carpinetty triompha de tous les obstacles et arriva au Tchad sans avoir perdu ni hommes ni animaux.

Cette zone désertique de Mir, bien que tout à fait dépourvue d'habitants et de points d'eau, est bien moins triste d'apparence que les steppes dénudées du Manga; la végétation arborescente reparait, d'abord faible, puis plus importante au fur et à mesure que l'on avance vers l'est. Sur les bords du lac cette savane se termine par une bande forestière très touffue de 400 à 500 mètres de largeur en moyenne.

Un troisième groupe de notre mission, directement placé sous les ordres du commandant Moll, se rendit à Koukaoua pour en déterminer la longitude, car c'est du centre de cette ville que dépendait la position de la frontière dans le lac Tchad (méridien 35 minutes Est du centre de Koukaoua). Or, les travaux de la mission Foureau avaient assigné à cette ville une position qui la reportait d'environ 15 kilomètres plus à l'est que celle qui lui avait été précédemment attribuée par le grand voyageur Vogel.

Il était très important de vérifier l'exactitude de cette assertion.

Les résultats de mes observations et de celles de mon collègue, le lieutenant anglais Evans, confirmèrent absolument les conclusions de M. Foureau.

Lors de notre passage, la région située entre la Komadougou-Yoobé et Koukaoua présentait le caractère de zone désertique, mais il y a quinze ans à peine, il s'y trouvait encore de très florissants villages; tous ont été rasés; Rabah et ses hordes sanguinaires ont poursuivi là l'œuvre de destruction qui les a si tristement rendus célèbres dans le centre africain. Koukaoua elle-même, la grande ville qui avait charmé Nachtigal, n'a pu échapper au massacre

et n'est plus qu'un funèbre amas de ruines noires.

En 1900, nos vaillantes troupes algériennes et sénégalaises écrasèrent à Koushri l'Attila africain. Grâce à elles, Bournouans et Kanembous purent reprendre possession de leurs terres et commencer de relever leurs villages; sous la protection du drapeau tricolore, le cheik du Bornou, vassal de l'Angleterre, put rentrer dans Koukaoua détruite et entreprendre la réédification de sa capitale.

Une fois de plus, la France avait été à la peine pour la grande cause de la civilisation; c'est à ses morts glorieux, Lamy, de Cointet, Millot, Pradié, que revient le grand honneur d'avoir ramené autour du Grand Lac la paix et la sécurité; c'est à eux que l'Angleterre et l'Allemagne doivent d'avoir pu, sans coup férir, installer leur autorité dans celles des régions du Tchad que les traités avaient d'avance réservées à leur influence.

Gloire bien vaine, serait-on tenté de dire, trop cher payée du sang de nos héros qui dorment là-bas leur dernier sommeil.

Non! ce n'est pas une gloire vaine! car ces héros, qui combattirent autour du Tchad pour abattre un tyran sanguinaire, sont morts pour la justice et la civilisation, et ont conquis à leur patrie de nouveaux titres à l'estime et à la reconnaissance des peuples: ils sont restés dans l'admirable tradition de nos ancêtres, celle qui, dans le domaine de l'idéal humain, a placé notre chère France au premier rang parmi les nations.

Au lac Tchad. — En janvier 1904 nos travaux de délimitation arrivaient à leur fin; le lieutenant-colonel Elliot et le commandant Moll signèrent à Koukaoua le procès-verbal de leurs opérations sur le terrain, définissant la frontière que nous avions reconnue et constatant le parfait accord qui n'avait cessé de régner entre les deux missions; puis, ils se séparèrent: le lieutenant-colonel Elliot se dirigeant vers le sud pour gagner, par la Bénoué et le Bas-Niger, le paquebot qui devait le ramener en Angleterre; le commandant Moll se dirigeant vers le nord pour reprendre à N'guigmi le commandement des trois groupes de sa mission, les ramener par le désert de Mir jusqu'à Zinder, et de là, les diriger vers la France.

Quant à moi, je devais rester encore quelque temps au Tchad pour y effectuer par eau et par terre toutes les reconnaissances utiles permettant d'établir une carte détaillée de ce lac mystérieux, qui n'est plus guère, hélas! qu'un immense marécage.

Je quittai donc Koukaoua dans les premiers jours de février 1904 pour rejoindre, à 43 kilomètres de là, mon camarade le lieutenant de vaisseau Audoin qui, sur son chaland le *Benoît-Garnier*, devait me faire naviguer sur les eaux du Tchad.

Aspect général. — Ce qui m'a le plus frappé lorsque je suis arrivé à proximité du Tchad, c'est de ne pas apercevoir d'eau; mon regard avait beau fouiller l'horizon, je ne voyais que des herbes; à la fin, impatienté, j'interrogeai mon guide:

— « Le lac est-il encore bien loin? »

Et le guide de me répondre:

« Le lac, mais tu es dedans! Regarde les pieds de ton cheval; ils sont mouillés par l'eau du Tchad; un



PÊCHERIE SUR LES BORDS DE LA KOMADOUGOU-YOUBÉ
(UNE NASSE A BASCULE)

« nous arrive de toutes parts en échange du sel que nous fabriquons. »

Gourselik, en effet, fabrique annuellement, d'après le commandant Moll, près d'un millier de tonnes de sel qui se vend sur place de 0 fr. 15 à 0 fr. 20 le kilog. et, sur le marché de Kano, 30 à 40 centimes. Comme ce sel, malgré son vilain aspect gris-brun, n'est pas d'un goût désagréable, il est à présumer que de longtemps encore il ne pourra être concurrencé dans la région Zinder-Kano par le sel européen que l'on pourrait y amener par le Niger et la Bénoué.

De l'exemple de Gourselik, il ne faudrait pas toutefois conclure que le Manga tout entier est inculte; dans la plupart des autres villages les indigènes ne se livrent à la fabrication du sel que pendant la saison sèche et profitent de l'hivernage, très court dans la région, pour cultiver mil, sorgho, patates, tabac, coton, etc., et élever quelques troupeaux de bœufs relativement prospères.

Komadougou. — L'autre partie habitée du Bornou septentrional est formée par la vallée de la Komadougou-Yoobé, qui fut particulièrement étudiée par le capitaine Jacques. C'est une jolie petite rivière qui apporte au Tchad les eaux du Haoussa oriental et du Bornou septentrional.

Bien que longue de 4 à 500 kilomètres, elle est toujours très étroite; même près de son débouché dans le Tchad, à quelques kilomètres en aval de Bosse, il est des endroits où sa largeur n'atteint pas six mètres, d'autres où elle est d'une vingtaine environ; son cours est aussi capricieux que sinueux; c'est tantôt un mince filet d'eau qui coule sur le sable, tantôt une nappe d'eau presque stagnante, de plusieurs pieds de profondeur, où les indigènes installent de grandes nasses à bascule qui leur fournissent d'importantes quantités de poissons. Les bords de la rivière, ombragés de jolis bosquets et de grands arbres, sont peuplés de villages prospères qui ont su tirer parti de la fertilité de leurs terres d'alluvions.

La rivière, presque à sec aux mois de mai et de juin, commence à gonfler en août et à inonder les basses plaines qui l'avoisinent, puis elle diminue de volume avec les dernières pluies de septembre et redevient guéable dès le mois de novembre. Aucune expérience de sa navigabilité n'a encore été faite pendant la période des hautes eaux.

Habitants. — Le dialecte des habitants de Bornou, appelé bérébéri vers Zinder et kanouri partout ailleurs, est une langue molle, terne et floue, remarquable par l'abondance des syllabes nasales et le peu de netteté de la diction; elle est, d'après le capitaine Hardellet qui l'a étudiée deux ans, d'une accentuation difficile, et



PREMIÈRE VISION DU TCHAD : LES ROSEAUX

« peu plus loin, nous allons commencer à nous embourber dans la vase. »

Amèrement déçu, je marchai quelques centaines de mètres encore, et ayant enfin aperçu quelques flaques d'eau grise, stagnante parmi les herbes, je m'en retournai tout désappointé.

D'une façon générale, on peut dire que l'on pénètre dans le lac dès que l'on entre dans les sables parsemés d'euphorbes ; puis on arrive dans une zone de roseaux secs, auxquels succèdent d'abord des roseaux verts, puis des marécages, au delà desquels s'étendent les grandes nappes d'eau à peu près libres, quoique encore parsemées çà et là d'îlots et de bancs d'herbes.

Du côté de l'est, l'incertitude est plus grande encore, grâce aux centaines de tentacules que le Tchad enfonce profondément dans les terres : en venant du Kanem, on trouve d'abord au creux des dunes, des mares plus ou moins desséchées qui n'ont aucune communication de surface avec le lac, puis des canaux étroits avec ou sans eau, et enchevêtrés de la façon la plus inextricable, ensuite des lagunes de faible largeur qui serpentent entre des dunes de moins en moins hautes au fur et à mesure que l'on progresse vers l'ouest, ressemblent beaucoup plus à des rivières endormies qu'à des tranches de lac ; enfin des lagunes de plus en plus larges amènent jusqu'aux eaux libres. En 1904, on trouvait encore dans le Tchad deux zones où l'on pouvait franchement voir les eaux du lac scintiller jusqu'à l'horizon, et donner ainsi l'illusion de la mer, savoir : 1° au sommet des dunes qui bordent la côte bornouane un peu au nord et au sud de l'embouchure de la Komadougou-Yoobé ; 2° aux environs du delta du Chari, lorsqu'on débouchait en bateau du fleuve dans le lac.

Partout ailleurs, il était vraiment impossible de définir topographiquement le rivage, tant les contours du Tchad sont imprécis, incertains, instables.

L'aspect intérieur du lac est tout aussi décevant que celui de ses côtes. Vu à vol d'oiseau, le Tchad apparaît divisé en deux cuvettes que sépare une immense traînée d'herbes aquatiques de 70 kilomètres de longueur sur une trentaine de largeur, recouvrant un dos d'âne de sable et de vase qui relie la côte du Bornou à celle du Kanem par les promontoires de Seyorom et de Kindill. Ce seuil, du reste entièrement recouvert par les eaux, n'était plus en dernier lieu assez profond pour permettre le passage en bateau de l'une dans l'autre cuvette ; mais au commencement de 1904 il présentait quelques chenaux navigables.

La cuvette du sud, ou N'Gui Boul du Sud (N'Gui Boul signifie eaux libres en kanouri), s'étend autour de l'embouchure du Chari sur une superficie de 150 à 200.000 hectares. Celle du nord, ou N'Gui Boul du Nord, s'étend autour de l'embouchure de la Komadougou-Yoobé sur une superficie de 5 à 600.000 hectares.

Ces deux cuvettes sont bordées vers l'est et le nord par des centaines d'îles qui forment les archipels dont je parlerai tout à l'heure.

Les eaux du Tchad sont peu profondes, 0 m. 50 à 2 mètres en moyenne (1), et très poissonneuses ; les

Les bords du lac sont extrêmement giboyeux : on y trouve des éléphants, des girafes, des rhinocéros, des cobas, des sangliers, des antilopes, des gazelles, et, comme gibier de plume, des canards, des sarcelles, des bécassines, des pélicans, des marabouts, etc., etc.

Sauf sur la côte ouest, où s'étend le long de la dune une bande forestière de 4 à 500 mètres de largeur, la caractéristique générale des terres bordant le lac est l'absence complète d'arbres et même d'arbustes autres qu'une variété d'euphorbe aux larges feuilles d'un vert blafard et velu.

Assèchement. — Depuis les explorations de Barth, Overweg et Nachtigal, la forme et la superficie du Tchad ont notablement changé, surtout dans l'est ; au lieu d'un triangle presque équilatéral aux angles émoussés, de trois millions d'hectares de superficie (presque les deux tiers de la Suisse), je n'ai trouvé qu'un polygone irrégulier, ne rappelant aucune forme géométrique simple, de deux millions d'hectares d'étendue : soit une diminution de la surface liquide d'un million d'hectares en moins d'un demi-siècle.

Cet assèchement formidable s'est principalement manifesté sur la côte Est où les sables ont formé le gigantesque promontoire de Kindill, qui, cherchant à rejoindre celui de Seyorom, sur la

côte occidentale, pénètre comme un coin dans le lac, et comme je l'ai dit plus haut le divise en deux bassins définitivement séparés, celui du Chari au sud et celui de la Komadougou au nord.

La côte occidentale s'est, elle aussi, sensiblement déplacée vers l'intérieur du lac, mais sans varier notablement de forme, car elle est restée à peu près parallèle à la ligne des dunes dont elle baignait autrefois le pied et dont elle s'est progressivement éloignée.

Cet assèchement semble presque uniquement dû à l'influence de l'harmattan qui souffle sur le centre de l'Afrique pendant une moitié de l'année ; son influence desséchante est double, car non seulement il détermine par sa sécheresse une évaporation intense, que ne compensent pas les apports annuels de la Komadougou-Yoobé et du Chari, mais encore, par son ac-

tion directe sur les sables du Kanem qu'il repousse vers le sud-ouest, il contribue à surélever les hauts-fonds qui, à la saison des basses eaux, émergent dans les N'Gui-Boul et les lagunes, et il les transforme insensiblement

en îlots définitifs dont la superficie augmente chaque année, en même temps que s'accroît leur relief au-dessus des eaux.

Une autre cause d'assèchement paraît aussi résider

dans ce fait que, par suite des infiltrations, le Tchad s'étend en nappes souterraines à de grandes distances de ses rives apparentes et approvisionne d'eau la plus grande partie des mares du Kanem et du Bornou septentrional.

Les preuves de la généralité et de la continuité de cet implacable assèchement sont aussi nombreuses que péremptoires : dans des terres, maintenant très éloignées du rivage, on trouve à foison des coquillages semblables à ceux que l'on recueille dans les eaux du lac ; j'en ai vu l'exemple le plus typique à Koukaoua — à plus de 20 kilomètres du Tchad — où les murs en pisé des maisons sont littéralement constellés de ces coquillages ; — une quantité de villages autrefois riverains du lac : Kaoua, Arégué, Woudi, Kologo, etc... sont actuellement à plusieurs kilomètres dans l'intérieur des terres ; nombre de lagunes aisément praticables en 1902 au *Léon-Blot*, qui cale environ 70 centimètres, n'étaient plus du tout navigables deux ans après, même pour une embarcation calant à peine 40 centimètres. Enfin certaines zones d'eaux libres, autrefois vierges de bancs d'herbes, sont aujourd'hui tellement encombrées de végétation aquatique qu'il est absolument impossible d'y naviguer.

Cet assèchement finira-t-il par devenir complet, ou bien une position d'équilibre sera-t-elle atteinte, lorsque la surface liquide se sera assez réduite pour que l'évaporation annuelle soit égale à l'apport des eaux des tributaires du lac ? Nos observations s'étendent malheureusement sur une période beaucoup trop courte pour que l'on puisse en tirer des conclusions fermes.

On pourrait croire cependant, d'après des renseignements indigènes recueillis par le capitaine Hardellet, que le niveau du lac obéirait à une loi de variation dont la période serait comprise entre trois quarts de siècle et un siècle. Des chefs de tribus, dignes de confiance, lui ont dit qu'à une époque ancienne, qu'il place vers 1825 ou 1830, le niveau du Tchad se serait trouvé bien plus bas encore qu'il ne l'est aujourd'hui, puis se serait progressivement relevé à la suite d'une série d'années très pluvieuses, après quoi, ayant atteint un certain maximum, il se serait de nouveau remis à baisser.

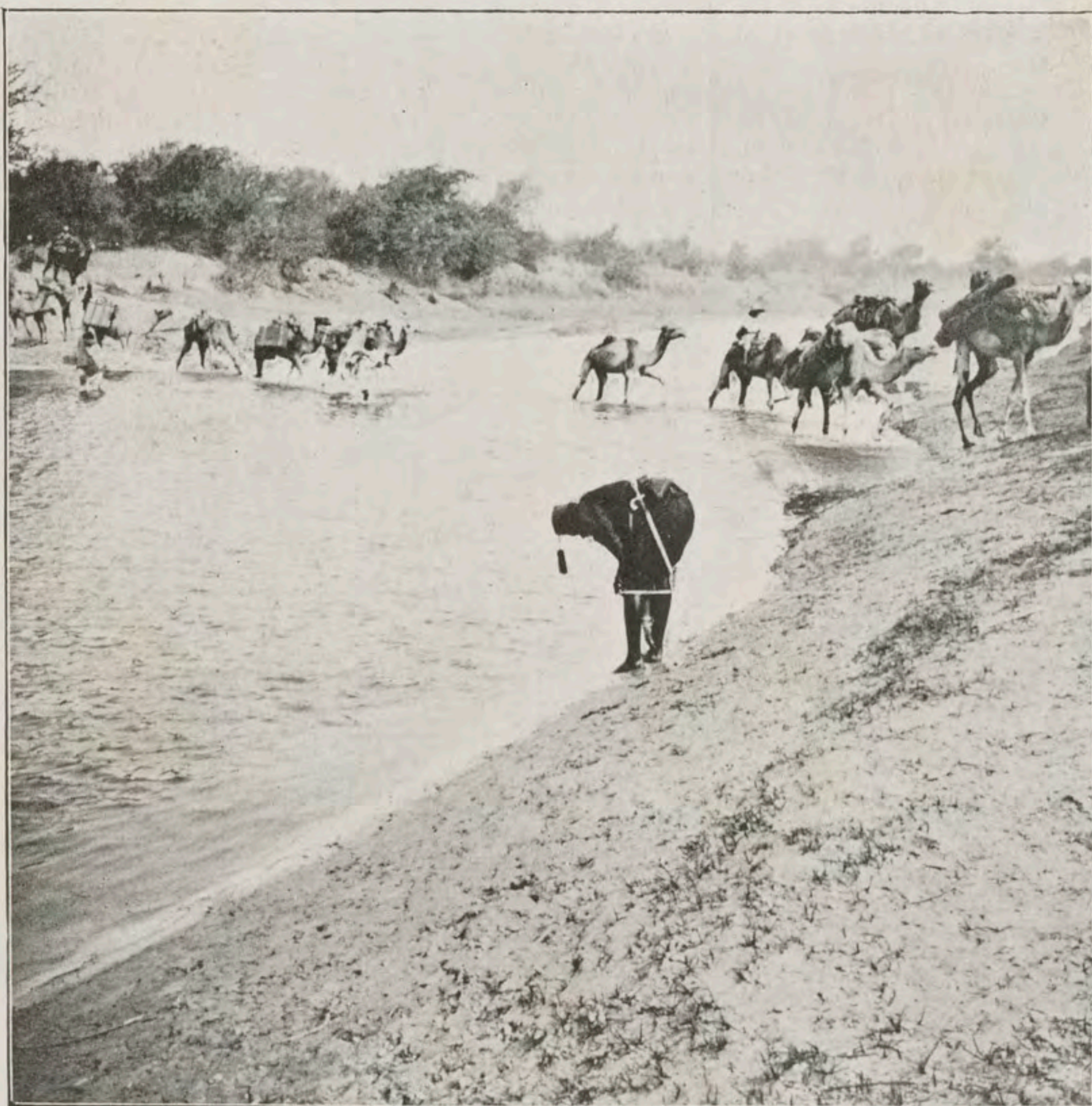
Ces chefs indigènes sont convaincus que l'assèchement se continuera quelques années encore, mais qu'il sera suivi d'une période de hautes eaux qui fera regagner à la nappe liquide du Tchad toute la superficie qu'elle a perdue au cours du dernier demi-siècle.

Ce problème géographique serait extrêmement intéressant à résoudre ; mais pour y arriver il est nécessaire que des observations météorologiques suivies soient faites pendant un grand nombre d'années, tant sur les bords du lac que dans certains points intéressants de son bassin centre africain.

Crue annuelle. — Outre la variation, présumée



KOUKAOUA : LES RUINES LAISSÉES PAR RABAH



PASSAGE A GUÉ DE LA KOMADOUGOU-YOOBÉ

hippopotames, les caïmans et les tortues lacustres y sont très nombreux.

(1) En quelques rares endroits, la sonde indique 3 m. 50 et 4 mètres de fond.

tion directe sur les sables du Kanem qu'il repousse vers le sud-ouest, il contribue à surélever les hauts-fonds qui, à la saison des basses eaux, émergent dans les N'Gui-Boul et les lagunes, et il les transforme insensiblement

cyclique, dont nous venons de parler, le niveau du Tchad est soumis à une variation annuelle de crue et de décrue due au régime climatologique des régions qui l'entourent. Comme vous le savez, on peut, dans le centre africain, diviser l'année en deux périodes sensiblement égales en durée : l'une, qui dure de novembre à avril, est caractérisée par des vents de nord-est parfois très intenses, qui, venant de passer sur les immenses régions désertiques situées à l'ouest du Nil, sont très secs et chargés de fines poussières siliceuses ; l'autre, qui dure d'avril à novembre, est caractérisée par des vents d'ouest apportant du golfe de Guinée une humidité considérable et d'épaisses nuées qui commencent à se résoudre en pluies vers la deuxième quinzaine de mai.

Ces pluies, plus ou moins importantes, suivant les latitudes et suivant les années, ruissellent le long des plateaux rocheux qui séparent les bassins de l'Océan et du Tchad et sont drainées — pour ce dernier — par la Komadougou-Yoobé, par les rivières encore mal connues du Bornou central ; enfin par le Logone, le Chari et leurs multiples affluents du sud et du sud-est.

L'arrivée de ces eaux de pluie provoque naturellement dans le lac une notable augmentation de sa masse liquide, son niveau s'élève progressivement, faisant lentement pénétrer les eaux dans toutes les lagunes et (par le jeu des infiltrations souterraines) jusque dans les mares dispersées loin du rivage dans le Kanem et le Bornou septentrional.

Cette crue annuelle atteint son maximum dans le Tchad proprement dit vers la fin de novembre, époque où le niveau du lac commence à baisser lentement sous l'influence évaporante des vents secs du nord-est, et où le grand débit des affluents cesse avec la saison des pluies.

A ce moment commencent à se manifester (plus ou moins tôt suivant leur éloignement) dans les puits et les mares du Kanem et du Bornou septentrional, des crues plus ou moins sensibles qui sont naturellement plus ou moins en retard sur l'époque de la crue maxima du Tchad : ainsi à Bir-Alali et à Mao, qui sont à 130 kilomètres environ à l'est, cette crue, en 1904, ne s'est manifestée qu'en février, soit avec un retard de 3 mois.

Irrégularités de la crue. — C'est probablement à cette influence des infiltrations souterraines qu'il faut, jusqu'à plus ample informé, attribuer les irrégularités qui ont été constatées en ces dernières années dans le régime des crues annuelles du Tchad : ainsi en 1902, d'après les observations du lieutenant Dhomme, le niveau du lac n'a accusé aucune crue sensible, malgré les apports des affluents, apports qui, bien que relativement faibles cette année là, furent cependant bien loin d'être négligeables.

Par contre, en 1903, le lac accusa une crue maxima de 0 m. 60, mais il convient de remarquer que les crues du Chari et du Logone furent sensiblement plus fortes que celles de 1902.

Mais en 1904, tandis que la crue de ses affluents était presque aussi faible que celle de 1902, la crue du Tchad contre toute attente dépassa un mètre.

Il n'est donc pas possible actuellement de se prononcer sur ce sujet ; et il faudra sans doute encore de longues années pour fixer d'une façon définitive l'opinion des géographes sur le sort réservé à cet énigmatique lac.

Bancs. Iles. Archipels. — Au fur et à mesure que se manifeste la décrue annuelle du lac, certaines lagunes se tarissent superficiellement, et, dans les eaux libres, des hauts fonds de vase se découvrent en partie, qui sont envahis aussitôt par une végétation touffue d'herbes, de papyrus et d'ambadjs : se développant avec une étonnante rapidité, ces plantes aquatiques meurent relativement vite et, par leur décomposition, contribuent à exhausser notablement et à raffermir les terres nouvellement apparues, en même temps qu'elles créent une couche d'humus prête à recevoir les nouvelles graines. Puis les vents du nord-est, chargés de poussières siliceuses, déposent sur ces sols encore incertains des couches de sable qui augmentent chaque année d'importance, et au bout d'une période relativement courte, donnent une telle consistance aux bancs de vase qu'ils deviennent des îles définitives, dont l'étendue diminue d'autant la surface occupée par les eaux ; dans les archipels ainsi créés, les troupeaux trouvent de beaux pâturages, puis des villages viennent s'installer. En même temps, dans les archipels de formation plus ancienne, les sables charriés par les vents du nord-est combient lentement les gués qui séparent leurs îlots, et les soudent entre eux (on le constate à chaque instant par l'existence de grandes îles portant en leurs

divers points des noms différents) ; les lagunes desséchées ou peu profondes ont leurs hauts fonds progressivement envahis et se transforment au bout de quelques années en chapelets de mares n'ayant plus avec la nappe lacustre que des communications souterraines, et, tandis que de nouveaux archipels se créent dans les eaux libres, une partie des anciens se soude définitivement à la terre ferme. Cette influence des vents du nord-est sur la formation des îles est facile à constater, puisque depuis l'intérieur du lac jusqu'aux confins les plus éloignés du Kanem, îles, dunes et dépressions ont presque toutes une orientation générale perpendiculaire à l'orientation de ces vents, c'est-à-dire N.-W. — S.-E. ; celles qui n'ont pas cette orientation semblent avoir été créées dans des tourbillons dus aux courants de surface que déterminent les vents dans la nappe des eaux libres. On peut trouver une autre vérification de la constance de ce phénomène dans ce fait que l'altitude des îles augmente progressivement au fur et à mesure que l'on s'éloigne du Tchad dans la direction du nord-est.

Habitants. Productions. — Dans les divers archipels qui, au nord, à l'est, au sud et au sud-est, bordent la côte du Tchad, habite une population d'insulaires que

marchés du Bornou de grandes quantités de mil, de poisson séché et de beurre.

Il est curieux de constater que les Boudoumas, à l'abri dans leurs îles, ont pour constante préoccupation de se procurer des chevaux qui ne leur sont d'aucune utilité pratique ; cela semble prouver qu'ils sont terriens d'atavisme et de goût, et insulaires uniquement par nécessité, afin de trouver de bons pâturages pour leurs troupeaux et les mettre à l'abri des pillards.

Un peu partout dans le lac, ils ont installé leurs pêcheries, mais principalement à la limite des eaux libres, dans les îles de nouvelle formation ; ils y capturent des quantités de poissons considérables qu'ils se contentent de faire sécher au soleil avant de les exporter sur les marchés du Bornou.

Sauf le tissage du coton, la fabrication des filets et la construction de leurs flotteurs de paille, il n'existe chez les insulaires du Tchad aucune industrie locale. Poteries, armes, vêtements, ornements et verroteries, tout leur vient des marchés du Bornou ou du Kanem.

Les villages de tous les insulaires sont instables ; ils se composent de huttes grossières faites de roseaux plantés en terre et réunis au sommet par une ligature de cordes : ce sont tout au plus des abris contre les ardeurs du soleil ou l'humidité des nuits, mais non une protection contre les pluies — d'ailleurs assez peu fréquentes dans la région.

En sécurité dans leurs îles, les Boudoumas purent braver en toute confiance les conquérants ouadaïens, les bandes de Rabah et les pillards toubous. Lorsque, par suite de la baisse des eaux, quelque lagune devenue guéable les mettait en danger, ils abandonnaient aussitôt leur village pour se transporter dans une île mieux protégée. Les troupeaux de bœufs, guidés par quelques doyens aux longues cornes et à la clochette de bronze, se dirigeaient lentement vers la lagune excités par les cris gutturaux d'un petit nombre de bergers et passaient à la nage ; puis les femmes, les vieillards et les enfants, à califourchon sur un ambadj, — bois plus léger que le liège — entraînaient à leur suite dans l'eau, nageant vers la rive, le tout formant un spectacle aussi pittoresque qu'indescriptible.

Pendant ce temps, les guerriers, à pied ou à cheval, armés de flèches et de sagaies, protégés par une bouclier fait de morceaux d'ambadj assemblés par des lanières en peau de bœuf, surveillaient l'île abandonnée pour parer à toute éventualité. Mais il leur arrivait parfois, malgré toute leur méfiance et toutes leurs précautions, de se laisser surprendre par leurs ennemis acharnés, les Toubous qui rôdent perpétuellement autour du lac en quête de pillages. Alors, un berger à cheval arrivait ventre à terre, donnait l'alarme par quelques coups de sifflet aigus : aussitôt les bœufs, merveilleusement dressés, se ralliaient au galop au cavalier d'alerte et, comme

des bêtes comprenant le danger, détaient à sa suite vers le passage le plus favorable de la lagune, fuyant ainsi que des lièvres pourchassés, nageant comme des poissons, repartant au galop à travers les îles suivantes, et arrivant ainsi à dépister l'adversaire qui cessait la poursuite.

Enfin, d'autres fois, au petit jour par exemple, la surprise était tout à fait complète, et plus de la moitié des troupeaux, des femmes et des enfants tombaient aux mains des agresseurs.

On peut considérer qu'alors ce n'était qu'une manifestation de la justice immanente qui veille aux destinées des peuples, car ces Yédénas ne se faisaient jamais faute de razzier à toute occasion les villages bornouans et kanembous, qu'ils pouvaient atteindre en pirogue.

Au reste, quoique vaguement convertis à l'islamisme, ces Yédénas sont des gens fort peu recommandables, menteurs à outrance, voleurs sans scrupules, pillards effrontés et lâches à plaisir devant qui les brave.

Les Toubous eux-mêmes, ne profitaient d'ailleurs pas toujours en paix du fruit de leurs audacieuses rapines qui leur était très souvent enlevé par les rezzous des rois du désert, les Touareg de la région de Zinder.

Une sorte de dicton indigène dit d'ailleurs à ce sujet : « Vingt Kanembous fuient à la vue d'un Boudouma, vingt Boudoumas fuient à la vue d'un Toubou, vingt Toubous fuient à la vue d'un Touareg, et cent Touaregs fuient à la vue d'un Français. »

L'installation de l'autorité française dans ces régions a mis fin à tous ces pillages, pour le plus grand profit du petit peuple qui là, comme partout ailleurs dans le monde, ne demande qu'à jouir en paix des fruits de son labeur.

Navigabilité. — Au point de vue de la navigation, le Tchad se divise en quatre zones distinctes :

Le N'Gui Boul du Sud (ou du Chari).



AU TCHAD : RIVE DE LAGUNE ET APPRENTIS PÊCHEURS

l'on peut évaluer à 50.000 âmes environ, d'après les recensements qui ont été faits en 1903. Cette population se partage en quatre races principales : d'abord les Kanembous et les Koubouris, gens de la terre ferme, qui, fuyant les terres stériles et peu sûres de Kanem, se sont fixés sur les bords du lac ou dans les îles immédiatement voisines, puis les Yédénas et les Kouris, véritables insulaires habitant les îles les plus éloignées de la terre ferme. Le terme « Boudoumas » sous lequel on désigne le plus souvent ces deux dernières races n'est qu'un sobriquet signifiant : « Gens des roseaux » ou « Gens des herbes ».

La seule richesse de ces archipels — richesse tout à fait relative d'ailleurs — consiste dans leurs troupeaux de bœufs, qui sont les plus beaux qu'il m'ait été donné de voir au cours de mes cinq années de voyages à travers nos possessions du centre et de l'ouest africains. Certains chefs indigènes possèdent personnellement jusqu'à 3 et 4.000 bœufs dont la valeur varie de 25 à 35 francs de notre monnaie pour les bêtes ordinaires, à 75 francs ou 100 francs pour les bœufs porteurs et à 150 ou 200 francs pour les vaches.

Leur nombre total peut être évalué à 200.000 environ pour tout le Tchad ; c'est vous dire que les grandes usines de viandes qui, dit-on, abattent près d'un million de bœufs par jour ne mettraient même pas une année entière à épuiser complètement la région.

Les indigènes, eux, ne tuent jamais un de leurs bœufs pour le manger, sinon lorsqu'il est si dangereusement malade qu'il ne leur reste aucun espoir de le sauver ; ils préfèrent les utiliser comme objets d'échange. L'accroissement des troupeaux se produit d'ailleurs sans aucune sélection, et il n'est pas rare que des épizooties terribles viennent les décimer plusieurs fois par siècle.

Outre leur bétail, les insulaires exportent sur les

Le N'Gui Boul du Nord (ou de la Komadougou (Yoobé);
Les lagunes de l'archipel Nord-Est ;
Les lagunes de l'archipel Sud-Est.

Dans chacune de ces zones considérées isolément, la navigation est relativement facile, à la voile, à l'aviron ou à la perche; mais lorsqu'il s'agit de passer d'un secteur dans l'autre, les difficultés deviennent très grandes, par suite de la présence entre chacune de ces zones de véritables barrières, constituées par de larges traînées d'herbes aquatiques, et de multiples bancs de vase molle. Ces barrières ne peuvent être franchies que par quelques chenaux que les courants de surface rendent instables et incertains. En outre, dans la triste uniformité de ces étendues marécageuses, le navigateur manque absolument de points de repère pour se diriger; obligé de naviguer à la boussole et à l'estime, il lui arrive d'amener son embarcation dans des vases gluantes dont l'épaisseur atteint parfois deux mètres, sans que les sondages aient pu le prévenir à temps; pour se dégager, il faut alors de longues heures d'efforts: les hommes d'équipage se mettent à l'eau et tâchent de faire reculer l'embarcation, mais comme ils n'ont prise sur aucun sol consistant, plus ils poussent sur la barque, plus ils enfoncent dans la vase; bien heureux lorsqu'au bout de longues heures d'efforts ils peuvent arriver à désengluier leur bateau.

Une mésaventure de ce genre, et qui faillit lui être fatale, est arrivée au vapeur *Léon-Blot* en 1903. Son commandant, le lieutenant de vaisseau Audoin, avait été chargé de parcourir les lagunes de l'archipel Sud-Est pour en faire le levé hydrographique; sa mission terminée, il voulut ramener le vapeur dans le bassin du Chari par un chenal qui, en juillet 1902, n'offrait aucune difficulté sérieuse et qu'il avait pris soin de baliser au moyen de perches distantes de quelques centaines de mètres; mais depuis cette époque, ce chenal s'était envasé et le *Léon-Blot* s'échoua; il ne fallut pas moins de 350 hommes accourus des villages voisins et treize jours d'efforts secondés par un léger commencement de crue pour le tirer de ce mauvais pas et lui faire franchir les bancs. Depuis ce moment, pour éviter le retour d'une pareille mésaventure, il a été décidé que le vapeur *Léon-Blot* ne naviguerait plus que sur le Chari.

Pour passer du N'Gui Boul du Sud dans celui du Nord, il ne restait plus en 1904 qu'un petit chenal profond de un mètre et large de quelques mètres à peine; quelques semaines plus tard, ce chenal se comblait à son tour et aucune communication navigable n'existait plus entre le nord et le sud du lac. Les tentatives infructueuses faites postérieurement à notre passage par la mission anglaise Alexander-Gosling pour se rendre par eau de l'embouchure de la Komadougou-Yoobé à celle du Chari, l'ont surabondamment prouvé.

Toutefois, il est certain qu'à défaut d'embarcations européennes les pirogues des insulaires navigueront longtemps encore sur le lac, de part et d'autre du seuil marécageux qui s'étend entre Kindill et Seyorum et maintiendront ainsi les relations commerciales entre le Kanem et le Bornou. Les embarcations de ces insulaires sont des plus curieuses, car elles sont uniquement construites en bottes de roseaux desséchés solidement assemblés par des cordes; plutôt que de véritables pirogues, ce sont de simples flotteurs, bordés d'une margelle terminée à l'avant par un bec recourbé, mais il est impossible d'y installer la moindre voile. Inutile d'ajouter que ces embarcations sont d'une lourdeur extrême et ne sont maniables qu'à la perche. Il est donc heureux pour les Boudoumas que le lac n'ait presque partout que un à deux mètres de profondeur; s'il avait, au contraire, comme profondeur minima les quatre mètres que l'on trouve çà et là dans les eaux libres, la perche deviendrait inutilisable et ils auraient bien du mal à faire avancer leurs flotteurs à la pagaie ou à l'aviron.

Je n'ai jamais vu, non plus que mes camarades Audoin, d'Adhémar et Hardellet, de pirogues en bois chez les insulaires du Tchad. Cela s'explique autant par l'absence sur les bords du lac d'arbres favorables, que par l'insécurité de ces trop légères embarcations qui seraient infailliblement chavirées par les hautes lames (dépassant parfois un mètre) que soulèvent les fortes brises.

Les eaux du Tchad sont grises et douces près de l'embouchure du Chari et de la Komadougou-Yoobé; mais au fur et à mesure que l'on s'éloigne de ces deux points, elles augmentent de densité et prennent une teinte de plus en plus foncée qui arrive dans certaines lagunes des archipels, à tourner au brun jaunâtre, puis au vert, puis au bleu tendre des solutions de sulfate de cuivre. En même temps, elles cessent d'être douces pour devenir saumâtres, et sont parfois si chargées de sels que le bétail lui-même refuse de s'y abreuver, quelque assoiffé qu'il soit. Il suffit alors de creuser sur la rive de petits puisards pour atteindre la nappe des eaux d'infiltration qui, n'ayant pas subi l'effet de la concentration due à l'évaporation superficielle, sont beaucoup moins salées et peuvent être consommées sans autre inconvénient que d'être légèrement purgatives.

Tel est donc, Mesdames et Messieurs, très brièvement esquissé, l'aspect actuel de ce lac Tchad vers qui,

depuis si longtemps, convergèrent les efforts de tant d'explorateurs; les anciens voyageurs eurent encore la chance de l'apercevoir sous l'aspect séduisant d'une mer en miniature; M. Gentil lui-même, en 1898, eut en débouchant du Chari avec le *Léon-Blot* la sensation qu'il entraînait dans la mer; l'illusion fut si complète qu'un de ses matelots indigènes ayant goûté l'eau du lac se montra tout surpris de ne pas la trouver salée.



LAC TCHAD : PIROGUES DE PAILLE DES INSULAIRES

Moi-même, en 1904, naviguant avec mon camarade Audoin dans le N'Gui-Boul du Nord, j'eus pendant quelques heures cette sensation de la mer.

De la nappe immense des eaux grises qui, çà et là, frangée d'écume, s'étendait sans interruption jusqu'à l'horizon, j'écoutais monter la rumeur chantonnante des flots soulevés par la grande brise, et pour compléter l'illusion, notre bateau à fond plat, peu fait pour naviguer sur des eaux agitées, roulait et tanguait comme un canot sur la mer clapoteuse.

Courte illusion d'ailleurs, due tout autant, sinon davantage, à mon imagination bienveillante qu'à l'aspect lui-même du lac! Ce roulement, sourd et saccadé comme un halètement, qui montait de l'entrechoquement des flots, était bien loin des majestueuses symphonies océaniques; ces petites vagues, accourues en désordre pour mourir sans bruit dans les herbes, ne rappelaient que de bien loin les grandes houles marines perpétuellement lancées à la conquête du littoral.

Et malgré moi, devant cette parodie de clapotis, de vagues, de mer, me revenait l'inoubliable vision des plages du golfe de Guinée aux jours des fortes brises; je revois les longues volutes, accourues du bout de l'horizon, d'un galop immense, onduleux et félin, se ramasser et se redresser pour se ruer d'un suprême



AU NORD DU TCHAD : LE DÉSERT

effort à l'assaut du rivage immuable, puis, avec un grondement de tonnerre, s'effondrer sur la plage en mille débris écumeux, qui étalaient sur l'or des sables les neiges fugitives de leurs nappes frémissantes.

Et, par contraste, le Tchad m'apparaissait plus mesquin peut-être que de raison. Je ne voyais plus en lui qu'un vaste étang marécageux et sans profondeur que dans quelques années les herbes auront fini d'en-

vahir, où il n'y aura plus de N'Gui-Boul et où aucune embarcation européenne ne naviguera peut-être plus jamais. Il me semblait que j'étais là pour témoigner que le Tchad venait d'entrer en agonie, que la Grande Mer Centre Africaine qui jusqu'à une époque géologique récente avait sans doute baigné le pied des massifs rocheux du Mounyo, du Borkou et du Ouadaï avait définitivement cessé d'exister.

Retour vers Zinder. — Lorsque je quittai les bords du lac pour revenir dans la région de Zinder par la route désertique de Mir, et que ma petite colonne franchit la dune boisée qui, aux environs de Woudi, borde la cuvette lacustre, je mis pied à terre un moment pour jeter sur le Tchad un dernier regard.

À mes pieds, à la lisière de la petite forêt, commençaient les champs interminables de roseaux gris et desséchés qui s'étendaient jusqu'à l'horizon, çà et là striés dans le lointain d'étroites bandes de roseaux verts; mais dans cette immensité morne et sans vie, nulle flaque d'eau ne jetait ce clair et doux miroitement qui est comme le sourire du désert.

Aussi était-ce sans le moindre regret que j'allais abandonner ces maudites solitudes où, parmi les marécages aux émanations pernicieuses, je n'avais trouvé que privations, maladie et surtout déceptions: je songeais avec joie que, désormais, je pourrais tout le jour relever mon itinéraire sans avoir à me défendre contre des myriades de mouches grises (tsétsé) aux piqûres sanglantes; que, le soir venu, je pourrais, tout à mon aise, immobile derrière le théodolite ou la lunette astronomique, procéder à mes quotidiennes observations de longitudes et de latitudes, sans me sentir le cou, les oreilles, les yeux et les mains tourmentés par des myriades de moustiques; que je pourrais dîner tranquille, sans avoir à m'enfermer dans un cercle de fumée malodorante pour éloigner un moment ces insupportables bestioles; que nous aurions pour cuire nos modestes repas du bon bois de la brousse, au lieu des excréments desséchés de troupeaux, qui sont le seul combustible des archipels privés d'arbres; et enfin, que nous trouverions à chaque étape — une fois franchi le désert de Mir — des villages dont les habitants ne fuieraient pas à notre approche, comme les Boudoumas, et nous vendraient quelques œufs frais et des poulets — luxe ignoré des insulaires du Tchad.

J'étais heureux surtout de penser que dans quelques jours hommes et bêtes de ma petite colonne allaient enfin goûter un repos bien gagné, car ces quatre longs mois d'incessantes étapes autour du Tchad les avaient épuisés; nos malheureux chameaux surtout avaient été décimés par l'humidité, les moustiques et les tsétsés; ceux qui restaient étaient réduits à l'état de squelettes, et tous les jours le brave Arouna, chef de mes chameliers, venait d'un air piteux me dire:

« *Captain, ga rakoumi, ya ki tashi!* ».

(Capitaine, voilà un chameau qui refuse de marcher!)

Vous savez, n'est-ce pas, la triste signification de ce refus; on vous a déjà dit que lorsqu'en cours de route un chameau refuse de suivre la colonne, c'est qu'il ne peut plus continuer, c'est qu'il sent que tout est désormais fini pour lui et que l'agonie va commencer, longue et poignante au delà de toute expression.

Affalée sur le sable, le long du convoi qui passe, la pauvre bête fait de suprêmes efforts pour se dresser péniblement sur ses longues jambes flagellantes, mais elle peut à peine faire deux ou trois pas en titubant et retombe épuisée.

Alors, elle se couche sur le flanc, mais garde la tête encore haute, comme pour suivre de son regard douloureux et désespéré, — expressif comme un regard humain — la colonne qui s'éloigne, et qui tristement l'abandonne.

Puis lorsqu'aux dernières dunes de l'horizon, s'évanouit la silhouette du dernier de ses compagnons, le moribond laisse son long cou retomber sur le sable....

Parfois, d'un geste las, il relève la tête pour essayer de repousser les douloureuses attaques de l'immense meute des vautours et des corbeaux qui, depuis le matin, ont flairé sa mort et qui commencent à picorer avidement dans ces pauvres chairs encore vivantes..., puis il s'abandonne! Peu à peu, les mouches envahissent ses yeux vitreux, et les fourmis arrivent en longues colonnes noires.

Et, dans l'immense solitude, l'épouvantable agonie s'achève, horriblement lente, sous le frolement des mouches, les brûlures du soleil et les morsures des charognards.

Bien des fois l'idée m'est venue qu'il serait humain d'abrèger ce martyre; puis un doute m'enlevait le triste courage de tirer le coup de fusil libérateur et, détournant les yeux, je m'éloignais en m'efforçant de ne plus songer qu'à la longue route qui me restait à parcourir pour atteindre la France.

JEAN TILHO,

Capitaine d'infanterie coloniale.